THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1333

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Ex Thermopylen Ord. de Cincinnatus 1791.

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DE
L'ÉTAT

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ

LES

THERMOPYLES,

TRAGÉDIE

DE CIRCONSTANCE.



LES

THERMOPYLES,

TRAGÉDIE

DE CIRCONSTANCE.

Une Musique en pot-pourri, et analogue aux circonstances, sert d'ouverture et d'entr'actes.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

1791.

AVERTISSEMENT.

Cette pièce n'est point destinée pour le théâtre : annoncer qu'elle ne mérite pas l'honneur d'être jouée, c'est prévenir qu'elle doit paraître indigne d'être lue. Un des sacrifices le plus antique, le plus fameux, le mieux constaté, et le plus héroïque que les hommes aient fait à la Liberté, est pour nous un fruit de la saison.

Le dévouement sublime des Spartiates serait le nôtre : le cadre est si beau, qu'il fera peut-être oublier l'incapacité du peintre. Un dialogue lent, trop de maximes et trop peu d'action, des situations qui ne sont pas nouvelles, des longueurs dans certains endroits, point de développement dans d'autres, une gazette faiblement rimée, voilà l'esquisse véridique de cet ouvrage ; son unique attrait, sa seule excuse, ne peuvent exister que dans le cœur de ceux qui le liront.

Le copiste, car c'est le titre qu'ambitionne celui qui a fait cette Tragédie, n'a pas même le mérite d'être compilateur ; un seul et excellent Voyage en Grèce lui a fourni tous les faits et toutes les anecdotes. Tâcher de n'en passer aucune, est une grande faute pour le théâtre, elle a été commise. Ce citoyen est persuadé que tout Français aurait fait et dit plus; faire dire moins à des Spartiates, lui aurait paru manquer à ceux qui le sont devenus, à sa patrie. On prétend qu'il existe encore dans notre sein quelques Mèdes de nom : il a bien fallu, lorsqu'on les a fait parler, emprunter d'eux une façon de penser et de s'exprimer qui bientôt nous deviendra trop étrangère, pour qu'elle ait besoin d'être plus fortement combattue.

Le prétexte d'indiquer le costume des Spartiates, a fait transcrire en notes la prose d'un homme de lettres, créateur du *jeune Anacharsis*, supérieure à la meilleure versification; elle dédommagera un

peu des mauvais vers qui suivent. On a employé un second moyen pour moins déplaire aux lecteurs; ils sont aujourd'hui tous militaires, on leur parle métier: le passage du défilé est une manœuvre, et les principes de la véritable tactique sont peut-être la partie la plus supportable de cette pièce.

La musique de l'ouverture et des entre actes est absolument obligée; elle est nécessaire pour diminuer cette triste monotonie, idiome de tout poète qui ne l'est pas. Il a paru aussi très-convenable de fournir aux antiquaires, et peut-être même aux philosophes qui feront des recherches dans une vingtaine de siècles, la preuve imprimée du rassemblement des airs que le goût national à consacrés. Il a dit beaucoup ce rassemblement. Un peuple libre rend une loi presque irrévocable, par la façon dont il veut être amusé; l'expression constante de sa joie prononce ses sentimens autant que les

faits ; elle annonce ce qui sera. *Ça ira*, *Vive Henri IV*, et *On ne peut être mieux qu'au sein de sa famille*, toujours demandés, toujours applaudis au Théâtre de la Nation, ont été et sont un augure de l'avenir. La diversité des circonstances, et peut-être les impulsions secrètes, n'ont pu faire varier l'effet de cette réunion d'airs. Chaque Nation, plus ou moins libre, en a adopté ; les nôtres valent autant, ils disent plus que le *God save the king* des Anglais, et que le *Guillaume de Nassau* des Hollandais ; peut-être qu'ils influeront un jour jusques sur le *Tam Tam* des Nababs de l'Inde.

Obéir au goût du peuple lorsqu'il exprime des sentimens respectables, ce n'est point le flatter ; c'est plutôt prouver qu'on saurait lui dire la vérité en aimant à le servir, et en fesant respecter la loi qu'il s'est donnée. Le temps est bien proche, où ces trois airs, exécutés avant une meilleure pièce que les Thermopyles, se-

ront sincèrement applaudis par un chef constitutionnel*: ils lui rappelleront que la grande majorité des Français libres, a constamment voulu que ce vaste Empire eût un seul bras exécutif pour agir toujours mieux, jamais mal; pour réunir toute la force nationale contre l'ambition des factieux et contre celle de nos voisins, et pour employer l'ensemble de vingt-cinq millions d'âmes à défendre la loi, et à rendre la Liberté durable.

Supposer que dans le nombre des Théâtres qui s'empressent à faire apprécier leurs talens dans la Capitale et dans les Provinces, il pourrait s'en trouver qui voudront jouer les Thermopyles, c'est prévoir presque l'impossible; le tact des acteurs ne peut s'égarer à ce point: il faut cependant tout prévoir. Si cela était, l'auteur en renonçant à partager le profit, s'il était possible qu'il y en eût, remet ses pouvoirs à M. DIDOT LE JEUNE,

* Ceci était écrit bien avant le mois de septembre.

imprimeur de ce pamphlet plus civique que littéraire ; il l'autorise à exiger en son nom, pour équivalent de toute part d'argent, que la musique de l'ouverture et des entre-actes ne soit point supprimée ; il le supplie d'y veiller. Il le prie aussi, il le charge même d'exiger légalement que des morceaux de musique, à six instrumens au moins, soient exécutés de quart d'heure en quart d'heure, dès l'instant qu'environ un cinquième des spectateurs que la salle peut contenir, y sera entré. Diminuer l'ennui de la représentation, serait plus difficile que d'affaiblir celui de l'attente.

Acteurs des fictions théatrales, vous diriez, par cette attention, aux acteurs constitutionnels des grandes réalités nationales : « Ne négligez rien de ce qui peut « être agréable au peuple ; c'est en le res- « pectant, et en s'occupant, sous tous les « rapports et sans cesse, de lui, que l'on « mérite sa confiance et son indulgence. »

NOTE

Sur le Costume des Spartiates, tirée du *Voyage du jeune Anacharsis; in*-8°. Tom IV, pag. 245 et 248.

Page 245..... « Les principales armes du fan-
« tassin *sont la pique et le bouclier;* je ne compte
« pas l'épée, qui n'est qu'un espèce de poignard
« qu'il porte à sa ceinture : c'est sur la pique qu'il
« fonde ses espérances; il ne la quitte presque point
« tant qu'il est à l'armée. Un étranger disait à l'am-
« bitieux Agésilas : Où fixez vous donc les bornes
« de la Laconie? Au bout de nos piques, repon-
« dit-il. »

« Ils couvrent leur corps d'un *bouclier d'airain*
« *de forme ovale, échancré des deux côtés, et*
« *quelquefois d'un seul, terminé en pointe aux*
« *deux extrémités, et chargé de lettres initiales*
« *du nom de Lacédémone.* A cette marque on re-
« connaît la Nation; mais il en faut une autre pour
« reconnaître chaque soldat : obligé, sous peine
« d'infamie, de rapporter son bouclier, il fait
« graver, dans le champ, le symbole qu'il s'est
« approprié. Un d'entre eux s'était exposé aux
« plaisanteries de ses amis, en choisissant pour
« emblême une mouche de grandeur naturelle :

« J'approcherai si fort de l'ennemi, leur dit-il, « qu'il distinguera cette marque. »

« Le soldat EST REVÊTU D'UNE CASAQUE « ROUGE; on a préféré cette couleur, afin que « l'ennemi ne s'aperçoive pas du sang qu'il a fait « couler. »

Page 248..... « Le jour du combat, le Roi, « à l'imitation d'Hercule, immole une chèvre, « pendant que les joueurs de flûte font entendre « l'air de Castor. Il entonne ensuite l'hymne du « combat; tous les soldats, le front orné de cou- « ronnes, la répètent de concert. Après ce moment « si terrible et si beau, *ils arrangent leurs che-* « *veux* et leurs vêtemens, nettoient leurs armes, « pressent leurs officiers de les conduire au champ « de l'honneur, s'animent eux-mêmes par des « traits de gaieté, et marchent en ordre au son des « flûtes qui excitent et modèrent leur courage. »

LES

THERMOPYLES,

TRAGÉDIE

DE CIRCONSTANCE.

ACTEURS.

LÉONIDAS, roi de Sparte.

MÉGABISE, sœur de Xercès.

BAGOAS, eunuque, ministre de Xercès.

NÉOCLÈS, chef des Phocéens.

DIONÉCÈS, Spartiate.

HYDASPE, Mède.

SPARTIATES, entre lesquels sont les jeunes MÉLAS et XANTHOS.

GRECS des Républiques et des différentes Villes qui envoyèrent leur contingent aux Thermopyles.

PERSANS et MÈDES de l'armée de Xercès.

PRÊTRESSES, SACRIFICATEURS, Ministres du temple de Cérès, et Enfans qui portent les présens de MÉGABISE.

La Scène est aux Thermopyles.

LES

THERMOPYLES,

TRAGEDIE

DE CIRCONSTANCE.

PROLOGUE

Prononcé par celui qui fait le rôle de Dionécès. Il est sans casque.

(*Le théâtre est couvert de nuages ; ils masquent la scène de façon qu'en s'élevant ils laissent, au commencement de la pièce, apercevoir les Grecs assemblés. Le drapeau national brille au milieu des nuages, dans un soleil en forme de Gloire.*)

Salut, Peuple Français : votre nom seul exprime tous les titres. Le peuple romain eut la fierté de penser de même du sien : il apprit à l'univers à le croire ; et cependant les Romains avaient des patriciens. Français, tous égaux en droits, votre seul nom renferme déja tous les éloges. Je suis Spartiate, et mon laconisme n'aurait plus rien à dire après avoir prononcé

votre nom, si je n'étais chargé que de vous offrir des hommages et des louanges.

Vos voisins, les Anglais, ont conservé l'usage des prologues : on ne prétend pas vous proposer de l'adopter; daignez seulement me tolérer. L'incapacité du rédacteur l'a obligé d'avoir recours à moi. Il ose annoncer que vous êtes les véritables auteurs de la pièce que l'on va jouer ; il assure qu'il n'est qu'un mauvais copiste. C'est sous la dictée, pour ainsi dire, de vos actions et de vos sentimens, que vont parler Léonidas et ses Compagnons. Les combats des Thermopyles sont devenus pour vous, après un espace de temps de deux mille deux cent soixante et onze ans [1], un évènement de circonstance. Ce miracle de la liberté, telle que vous l'aimez, telle qu'elle est la plus durable et la plus active, cessait de paraître incroyable ; ce que vous faites et ce que nous entendons tous les jours, certifiait la possibilité de ce prodige, lorsqu'un phénomène littéraire, qui joint les charmes du style aux aimables formes de la simplicité grecque

1) Voyez le *Voyage du jeune Anacharsis*, tome 1^er^ de l'édition in-8°., pag. 184.

Nota. Tous les renvois dont le tome n'est pas marqué, ont rapport au tome 1^er^.

et

et à l'érudition la plus profonde, a été publié : il a fait sensation dans un temps où la liberté semblait pouvoir être un instant ingrate envers sa nourrice. Vous oubliiez la science pour agir, lorsque le *Voyage du jeune Anacharsis* a paru : il a transporté ses lecteurs dans la Grèce, et il est venu attester, par le rassemblement des autorités les plus incontestables, quoique les plus anciennes, ce qui s'est passé aux Thermopyles.

C'est ce qu'il en dit, c'est tout ce qu'on y a fait, ce sont les paroles, les plus petites anecdotes, les noms, c'est le lieu même, tel qu'un amateur de la liberté en a fait lever le plan [2], que vous allez voir et entendre. Les fautes sont du rédacteur ; celles qu'il a commises en plaçant mal les morceaux du cadre que vous lui avez inspiré de prendre, auront besoin de toute votre indulgence : je la réclame pour lui.

Ma commission devient de plus en plus difficile ; je dois avouer des mensonges. Vous les auriez aperçus, et ils n'auraient pu jeter de doutes

---

2) Voyez le plan des Thermopyles, levé par ordre de M. de Choiseul-Gouffier.

sur la vérité de ce qu'ils gâtent peut-être; vous en prévenir, a paru les rendre plus pardonnables.

Paris et Londres, malgré la sublime influence de la philosophie, sont, et seront habités encore long-temps par autant d'Athéniens que de Spartiates. Vos charmans Alcibiades auraient pu sourire d'un amour conjugal mal exprimé; ils trouveront vraisemblablement que Léonidas sacrifie davantage à sa patrie en n'étant qu'amant, que s'il était époux. Selon l'histoire, il était marié. Xerxès n'eut aux Thermopyles qu'un commerce de lettres avec Léonidas : on a conservé, dans une scène [3] trop brusque et mal amenée, l'arrogance de la demande et le laconisme de la réponse. Un ministre remplace les hérauts qui, dans l'histoire, avaient précéde les deux combats. Cet ambassadeur de Xerxès se conduit et parle en agent d'un despote; il a paru dès-lors contraire à la dignité de l'homme de lui en laisser la qualité; on l'a fait eunuque. Cette particularité rend la tragédie qu'on va jouer, un ouvrage qui ne contrarie pas une cer-

3) Voyez la scène sixième du deuxième acte.

taine mode. Il est impossible de se dissimuler que les ministres, après avoir osé trop, peuvent actuellement trop peu; ils ne sont plus, ministériellement, que ce qu'on suppose qu'était Bagoas. Cet eunuque est un personnage imaginaire. Vous pourrez peut-être remarquer qu'il répète une phrase [4] attribuée à un grand orateur [5] voisin de la France; la mettre dans la bouche d'un ministre Mède, c'est l'apprécier et s'en venger; elle deviendra dans l'avenir un de vos trophées.

Avant d'aller dire à mon général Léonidas, si votre indulgente bonté lui permet d'espérer que sa campagne sera heureuse, je finirai par un raisonnement arithmétique. Si trois cents Spartiates, soutenus par l'amour de la Liberté, ont aux Thermopyles annoncé le sort de l'empire de Cyrus en combattant contre [6] dix-sept cent mille hommes de pied, et contre quatre-vingt mille chevaux; que ferait la France, animée du même esprit que les Spartiates, si elle était jamais attaquée? C'est à cette comparaison,

---

4) Voy. scène 5 du premier acte. — *Ce peuple est effacé du rang des Nations.*

5) M. Burke.

6) Voyez pag. 185.

très-géométrique, qu'il appartient de vous faire adopter *les Thermopyles* comme une tragédie de circonstance; vous en seriez au besoin les acteurs : elle est, sous tous les rapports, une pièce nationale ; c'est vous que nous allons tâcher d'imiter.

LES

THERMOPYLES,

TRAGÉDIE

DE CIRCONSTANCE.

ACTE PREMIER.

[Le Théâtre représente l'endroit du défilé où était le Temple de Cérès et l'Autel dédié à Hercule ; ils doivent être placés du même côté, mais d'une manière plus rapprochée qu'ils ne sont exprimés dans le plan des Thermopyles, levé par les ordres de M. de Choiseul-Gouffier. Ce plan est la seconde des planches du recueil des cartes relatives au *Voyage du jeune Anacharsis*, fait par M. l'abbé Barthelemy. A gauche des Spectateurs, et vis-à-vis le Temple et l'Autel, est une partie de montagne d'où l'on peut descendre, et qu'on peut garnir d'hommes sur différens plans : celui d'en bas est susceptible de recevoir les chefs des Grecs. Ils doivent s'asseoir, dans le premier acte, au pied de cette montagne, sur les roches qui en forment la base. Il est important pour le spectacle, que les différens plans prêtent à l'optique. L'Autel doit être préparé pour recevoir, d'une manière solide, le panache de Léonidas, et les bou-

cliers qu'on y place au cinquième acte. La position des torches qui éclairent et qui entourent l'Autel dans ce même acte, doit être préparée et calculée pour qu'elles soient solides, et pour qu'elles fassent valoir l'objet sans gêner l'action. Il doit y avoir un repos aux marches du Temple. L'Autel doit être un peu en arrière du Temple, et parallèlement placé vis-à-vis l'angle gauche du Théâtre; il lui fait à peu près face, pour qu'en s'appuyant dessus on aperçoive ce qui se passe sur la montagne. La toile du fond doit représenter en paysage, un vallon étroit, couronné d'escarpemens, qui laisse apercevoir, si l'on veut, à gauche les gorges du mont Œta et du mont Anopée, et quelques maisons du bourg d'Alpénus. Il serait à desirer qu'à droite des Spectateurs, en arrière du Temple et de l'Autel, (partie du Théâtre de presque toutes les entrées et des sorties) la toile indiquât les perspectives du défilé, son peu de largeur, ses sinuosités, la mer qui le borde d'un côté, et même la rivière appelée le Phénix. Le génie du décorateur est plus nécessaire dans cette pièce que dans aucune autre, puisque le sujet et le titre étant le lieu même, les Thermopyles, les faire apercevoir autant qu'il sera possible aux Spectateurs, c'est la véritable exposition de cette Tragédie.

On le répète; elle manque d'intérêt et de style, elle a trop peu d'action pour être jouée. Si quelques vérités patriotiques peuvent en faire supporter la lecture, ce sera uniquement par l'enthousiasme que tout Français ressent pour la Liberté: détailler les lieux suffit;

il pensera, ce lecteur patriote, il dira mieux que l'auteur. Montrons la simple esquisse des Thermopyles à nos concitoyens; ils aimeront à s'y croire, et ils corrigeront les fautes sans nombre du compilateur.]

SCÈNE I.

LÉONIDAS, NÉOCLÈS, DIONÉCÈS, et tous les Chefs des Grecs : plusieurs d'entre eux portent le scrutin des différens peuples dans des urnes ou dans des boîtes.

LÉONIDAS.

L'opinion de tous régit tout sous les cieux :
Le vœu d'un peuple libre est un décret des dieux.
De nos concitoyens déposons les suffrages :
Choisissons-nous un chef; il aura mes hommages.

SCÈNE II.

LÉONIDAS, DIONÉCÈS, sur le devant du Théâtre, du côté opposé à l'Autel. Les Grecs qui portent le scrutin, vont le déposer sur cet Autel, qu'ils entourent ainsi que NÉOCLÈS.

LÉONIDAS.

Tu crois que je m'abaisse, ami; c'est s'élever,
Que reconnaître un droit que rien ne peut changer.
Lacédémone en vain réclamerait le titre
Qui la fît commander ou la rendît arbitre;

Lorsqu'on veut obtenir des efforts plus qu'humains,
Il faut que le pouvoir soit remis dans leurs mains:
L'autorité, dès-lors, peut plus que la nature;
Les effets sont plus grands, la volonté plus sure.
Ce qu'un despote habile eût craint de proposer,
Le citoyen le voit, devine, et sait l'oser.
S'honorant de son choix et de l'obéissance,
Par la soumission il accroît sa puissance.
En se donnant un guide, il en devient l'appui;
Il respecte et défend ce qu'on reçoit de lui.
J'obéirai sans peine. Un roi vrai Spartiate,
Dans ce commmandement ne voit rien qui le flatte.
Plus fier de ma patrie, heureux de ses vertus,
Etre le chef des Grecs n'est qu'un devoir de plus.
Lorsqu'Athène avec nous balance la fortune,
L'orgueil d'Euribiade [7] est un don de Neptune.
Les vains honneurs du pas ne sont rien aujourd'hui:
Thémistocle, en cédant, de la Grèce est l'appui;
Et si jamais mon cœur avait connu l'envie,
Je ne serais jaloux que de sa modestie.
Sa modération [8] est le sublime effort
Qui calme Euribiade, et rend fameux son tort.
L'aimable Athénien que protège Minerve,
Que le luxe enrichit, que jamais il n'énerve,

---

7) Voyez page 197.

8) Voyez page 219. — *Frappe, mais écoute.*

Nous instruit dans les arts, nous devance aux combats :
Ses lois sont de Solon, ses coups sont de Pallas.
Que ne peut-il ici partager notre gloire,
Et commander aux Grecs ainsi qu'à la victoire!
Ceux qui nous ont suivis n'ont été qu'entraînés :
De leur propre courage ils semblent étonnés ;
J'en ai vu d'indécis[9], beaucoup ont fui le blâme.
Grands Dieux, inspirez-leur le feu qui nous enflâme,
La volonté de vaincre, ou bien d'expirer tous!
Pour la rendre éternelle, il eût suffi de nous :
Je crains, sans l'éviter, le choix de tant de villes.

SCÈNE III.

LÉONIDAS, DIONÉCÈS, NÉOCLÈS, et tous les Grecs qui cessent d'entourer l'autel d'Hercule.

NÉOCLÈS.

LÉONIDAS élu commande aux Thermopyles.
Ce rang, qu'un Phocéen eût ici disputé,
Que Corinthe eût voulu, que Thèbe eût contesté,
Est offert aux talens, se donne à la sagesse.

LÉONIDAS.

Si l'on conduit les Grecs, c'est au nom de la Grèce ;
C'est en obtenant d'eux les mêmes sentimens
Que Lycurgue dans Sparte inspire à ses enfans.

---

9) Voyez page 199.

Notre entier dévoûment pour la chose publique,
Néoclès, est connu dans votre république;
Vous le partagerez : souveraine en ces lieux,
Phocée [10] y défendra ses foyers et ses dieux.
Citoyens de Thespie, habitans d'Orchomène,
Illustres défenseurs de Phlionte et Mycène,
Tégéate indomtable, heureux Arcadiens,
Guerriers de Mantinée, et vous Corinthiens
Vous, du Péloponèse audacieuse élite;
Thébains que rien n'emeut, que le danger excite;
Locriens [11], qui montrez la sainte passion
D'accorder au dieu Mars toute une nation;
O vous qui délaissant vos femmes et vos filles,
Abandonnez aux dieux le soin de vos familles,
Pour le salut de tous vous me donnez des droits;
Peuples, vous le voulez, j'accepte votre choix :
Mais songez qu'en créant un pouvoir légitime,
En douter est un mal, désobéir est crime.
Vous cacher vos dangers, ce serait vous trahir;
Mais les craindre avec nous, serait nous affaiblir.
L'union fait la force, elle est dans le courage.
L'exciter dans vos cœurs serait vous faire outrage.
Jamais on ne soutint de plus grands intérêts :
Il nous faut de Xercès arrêter les progrès;

10) Voyez pages 377 et 200.
11) Voyez page 200.

Il faut que le torrent conduit par ce barbare,
Aux pieds de ces rochers se brise et se sépare,
Ou la Grèce, engloutie en ses flots mugissans,
Ferait pour résister des efforts impuissans.
Le Grec, que l'ennemi condamnerait à vivre,
Serait le plus à plaindre; il ne serait plus libre.
Jurons sur cet autel, qu'Hercule a consacré,
Qu'avant que ce passage aux Mèdes soit livré,
Le dernier d'entre nous, s'il faut qu'il y succombe,
Aura des vils Persans offert une hécatombe.
Soldats, le jurez-vous ?

(Ils lèvent tous la main.)

NÉOCLÈS.

Nous l'avons tous promis:
Compter sur le succès doit nous être permis.
Si par l'espoir de vaincre on peut être invincible,
Chaque instant de retard nous le rendra possible;
Et les Amphictions, par de nouveaux secours,
Donneront les moyens de résister toujours.
De Xercès étonné la fausse politique
Nous laisse respirer, menace moins l'Attique;
Du grand art des traités il aime la lenteur;
S'il nous somme aujourd'hui, c'est par ambassadeur.
Il semblerait du ciel redouter la justice;
Il envoye à Cérès offrir un sacrifice.

LÉONIDAS.

Il cherche à nous tromper, pour observer ces lieux.
L'avide conquérant croit-il qu'il est des dieux ?
Dans les temples pompeux de la riche Ecbatane,
Le soleil adoré sous le nom de Mitrane [12],
Type unique où le mage aperçoit l'unité,
Ne permet qu'un seul mode à la divinité.
Veut-il changer de culte ? et ce parvis rustique,
Pour honorer Cérès, serait-il donc l'unique ?
Phocée a consenti ; je respecte sa foi,
Et l'aveu de l'armée en a fait une loi.
Vous avez opposé la prudence à l'adresse :
Par les jeux de la paix notre active jeunesse
A montré peu de monde [13], et sa sécurité
A semblé dédaigner jusqu'à la sureté.
Notre ennemi trompé, s'il en croit l'apparence,
S'il prétend nous surprendre, appelle la vengeance.
On a vu l'un des siens [14], retournant sur ses pas,
Quitter cet envoyé qu'il ne consultait pas.
Après avoir du camp repassé la barrière,
Trop semblable au coursier qui finit sa carrière,
Précipitant sa course, il a d'un seul élan
Regagné devant nous les tentes du Persan.

---

12) Autrement dit *mihir* ou *mihr*.

13) Voyez page 204.

14) *Ibidem*.

Nos amis, Néoclès, ont cru le reconnaître ;
Il habitait à Suze, Hydarnès est son maître.
Du temps qu'on nous admit à la cour du grand roi,
Ce satrape orgueilleux vous eût perdu sans moi.

NÉOCLÈS.

Quoi ! celui que Xercès, par un honneur suprême,
Destinait à sa sœur, fait observer....

LÉONIDAS.

Lui-même.

NÉOCLÈS.

Que ne devons-nous pas à vos soins vigilans !
Mais un roi tel que vous connaît les courtisans.
S'ils troublent l'univers du sein de l'indolence,
Les intrigans obscurs, base de leur puissance,
S'abandonnent sans peine ; on ne les soutient pas ;
Leurs forfaits rarement font changer les États.
Jugeons mieux du projet par le choix du ministre.
Bagoas viendrait-il pour un emploi sinistre ?
Confident de Xercès, au dessus des honneurs,
Le crédit, qui peut tout lorsqu'il n'est plus de mœurs,
Aurait en d'autres mains fait tomber ce message.
Le pilote jamais va-t-il chercher l'orage ?
Disposant des emplois, gardien des plaisirs,
Organe du pouvoir, il donne les desirs ;
Et ne pouvant avoir que ceux de ses semblables,
Dont les sens affaiblis font peu de grands coupables,

Plus jaloux que Xercès de son autorité,
Dans son timide orgueil on voit la vanité.
Peut-être en cet instant que l'attente le blesse.

LÉONIDAS.

Dans les mains d'un tel homme est le sort de la Grèce!
Quelle honte pour nous! N'importe, il peut entrer.
Tout le faste insolent qu'il osait nous montrer,
Du dernier des mortels est trop souvent l'écorce;
Qu'il compare, en ces lieux, sa faiblesse à la force.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BAGOAS, HYDASPE.

[Tous les Grecs s'asséyent sur les roches qui forment la base de la montagne; LÉONIDAS est le plus près du bord du Théâtre. BAGOAS s'asseoit sur un siége que l'on place vis-à-vis de LÉONIDAS, près des marches du Temple: HYDASPE est debout derrière BAGOAS.]

BAGOAS.

Des héros citoyens présidés par un roi,
Croyent à l'univers pouvoir donner la loi!
Ce sera par l'exemple, et jamais par la guerre,
Qu'un jour vous détruirez les erreurs de la terre.
Xercès veut en presser les fortunés momens,
En vous faisant monter au rang de ses enfans;
Soutenant vos vertus de sa toute-puissance,

Chaque être vous devra de la reconnaissance.
Pour ses vastes États créez un jour nouveau ;
Que la philosophie y porte son flambeau.
L'ignorance pour l'homme est une nuit profonde :
Eclairer les mortels, c'est agrandir le monde.
Ceux qui vous ont instruits, vous en fîtes des dieux ;
Faites autant pour nous, et vous serez comme eux.
Au nom du roi des rois, j'invite ici la Grèce,
Sans répandre le sang, à conquérir la Perse.
L'empire le plus sûr est dans l'instruction :
On aime à consulter sa propre nation.
Que la Grèce pour nous ne soit plus étrangère,
Elle verra combien par-tout on la révère.
Unissez-vous à nous : des secours mutuels,
En resserrant nos nœuds, les rendront éternels ;
Ne fesons plus qu'un peuple, et vos heureuses villes,
Rivales par les arts, mais pour jamais tranquilles,
Sans voisins ennemis et sans dissentions,
En obéiront mieux à vos Amphictions.
De leurs nombreux décrets l'inutile sagesse,
Pour qu'on s'y conformât, montrait trop de faiblesse.
Peuple de Souverains, toujours prêts aux combats,
Il vous faut une main qui ne vous craigne pas,
Qui de l'astre des cieux ayant la bienfesance,
Protège sans gêner, et donne la croissance [15].

15) Voyez page 170.

Voilà ce qu'on vous offre ; et pour un sort si beau,
Ce que Xercès exige est-il donc un fardeau ?
Ce n'est point un tribut, à peine est-ce un hommage ;
D'une heureuse amitié ce n'est qu'un simple gage.
De la terre et de l'onde un signe est demandé ;
Songez qu'au roi des rois il doit être accordé.

LÉONIDAS.

Aux champs de Marathon [16], vas, et lis la réponse
De ce mot que tu tais, et que ton cœur prononce.
Craindrais-tu d'irriter par le bruit de nos fers ?
Nous savons les briser dès qu'ils nous sont offerts.
J'aime à voir cependant qu'alors que l'on nous brave,
On n'ait pas proféré le titre affreux d'esclave :
C'est un arrêt de mort [17], que dans des flots de sang....
Ne crains rien, j'ai promis de respecter ton rang.
Laissons d'un vain discours l'insidieuse adresse.
Ta mission n'est pas d'insulter à la Grèce :
Tyran sous un despote, esclave redouté,
Qui te conduit ici ?

BAGOAS.

La douce humanité.
D'un monde de soldats cette plaine est couverte,
Et vous pouvez douter encor de votre perte !

---

16) *Voyez* page 176.

17) *Voyez* page 190.

A peine assez nombreux pour porter nos bienfaits,
Prétendez-vous d'un jour retarder nos projets?

LÉONIDAS.

J'entends: tu crois sans doute acheter ce passage?

BAGOAS.

Je viens pour vous sauver d'un excès de courage:
Le mont Athos ouvert [18], l'Hellespont enchaîné,
Les élémens soumis, l'univers dominé,
Donnent un grand exemple....

LÉONIDAS.

Il ne peut nous séduire.
Abaisse donc ces monts, tâche de les détruire;
Dans leur étroit passage, escarpé, sinueux,
Un même front nous rend également nombreux.
Vois leurs sommets à pic se perdre dans la nue;
Entre leurs flancs serrés ils n'offrent qu'une issue.
As-tu bien observé leurs différens contours,
Se diviser par fois, se rapprocher toujours?
Là, ce profond abîme est couvert d'eaux stagnantes;
Entends plus loin gronder ces ondes écumantes;
Vois ce sentier fangeux, où des débris roulans
Refusent de l'espace aux pas des combattans;
Et c'est sur ce terrain coupé par des murailles,
Qu'il faudra pénétrer, nous livrer vingt batailles,

18) *Voyez* pages 189 et 185.

Et triompher de ceux dont la divinité
Est l'amour du pays et de la Liberté.

BAGOAS.

Votre courage en vain tenterait des miracles;
Xercès à ses desirs ne connaît point d'obstacles.
Un mouvement plus fort arrête son courroux,
Et son auguste sœur a suspendu ses coups:
(Ils se lèvent.)
Je la précède ici.

LÉONIDAS.

Se peut-il?

NÉOCLÈS.

Mégabise!

BAGOAS.

Des soins religieux que son frère autorise,
Ont occupé son cœur dès ses plus jeunes ans.
Tout préjugé des rois les rend long-temps enfans.
Une Grecque eut soin d'elle; et depuis sa naissance
Elle croit à vos dieux, elle aime leur puissance;
Son ame grande et pure, a de vos immortels
Desiré d'encenser un des premiers autels.
Cérès, dont les moissons enrichissent la terre,
Repousse avec effroi les horreurs de la guerre;
La princesse a voulu que cette déité
Fît renaître la paix par l'hospitalité:

Mégabise exerça cette vertu sublime;
En oublier les droits serait un trop grand crime.
Au palais du grand roi l'on vit Léonidas,
Du brave Néoclès terminer les débats,
Aussi libre qu'à Sparte, et plus puissant peut-être,
Juger un différend, et décider en maître.

LÉONIDAS.

A Suze, au nom d'un roi, je ne pus qu'ordonner:
A Sparte, je fais plus; j'ose y persuader.
Croyant la piété, méprisant la surprise,
Tous les Grecs recevront l'illustre Mégabise.

NÉOCLÈS.

Phocée en souveraine a su donner sa foi;
La faire exécuter est un devoir pour moi.

LÉONIDAS.

Vous, qui de la vertu reconnaîssez l'empire,
Qui ne respectez qu'elle et que son charme attire,
Le libre sentiment qu'inspire le vrai beau,
Pour la sœur d'un despote est un honneur nouveau.
(A Bagoas.)
Allez la recevoir. Nous n'aurons point de maître.
Nous avons des amis; si tu veux, tu peux l'être.

SCÈNE V.

BAGOAS, HYDASPE, NÉOCLÈS.

NÉOCLÈS.

Pourquoi m'avoir caché le plus grand des bienfaits
Qui m'ont fait de Xercès seconder les projets ?
On m'anonçait un prêtre, et c'était Mégabise!

BAGOAS.

Vous en avez mieux su montrer de la surprise,
Abuser l'œil des Grecs et de Léonidas....
Ne redoutez-vous point qu'on observe vos pas ?

NÉOCLÈS.

De mon opinion je suis par-tout le maître.
Je pense comme vous, je ne suis point un traître.
Par trop d'amour à Suze on me crut imprudent,
Quand d'Hydarnès jaloux j'y bravai l'ascendant.
Sentir avec ardeur, est-ce être impolitique ?
Je crois, en vous aidant, servir ma république.
Tout mon pouvoir sur elle est le fruit de vos dons.
Pratiquant avec art vos secrettes leçons,
Sur mes concitoyens j'acquis de l'influence ;
Je m'assurai des voix, j'achetai la puissance :
Me servant à regret de ce moyen honteux,
J'ai rougi trop souvent....

BAGOAS.

D'avoir fait des heureux.

Soulager la misère, aider à l'infortune,
Est pour vous une route honorable et commune.
Pour atteindre aux honneurs dans vos petits états,
Il faut feindre ou payer les vertus qu'on n'a pas.

NÉOCLÈS.

On a l'utile honneur de se vendre soi-même;
Tout citoyen le garde, il lui sert, et je l'aime.
N'espérez pas qu'aucun y renonce jamais :
Je ne peux à ce point seconder vos projets.

BAGOAS.

Et vous croyez par là servir votre patrie!
Sous son joug épineux, votre démocratie
S'agite, se tourmente; elle attend l'action
Du dangereux effet de la corruption.
Le nom de populaire y rend tout légitime.
Pour un futil objet, on commet plus d'un crime.
L'état nul au dehors, et sans force au dedans,
Redoute les vertus, étouffe les talens;
Son peuple est un enfant qui détruit son ouvrage:
Il élève et proscrit; il caresse, il outrage;
Absurde en ce qu'il croit, jouet des factions,
Ce peuple est effacé du rang des nations. [19]

NÉOCLÈS.

L'esclave aimant ses fers est-il au rang des hommes?

19) M. Burke s'est servi de cette figure oratoire.

BAGOAS.

Il leur sait commander.

NÉOCLÈS.

Restons ce que nous sommes.
Ministre du grand roi, faites notre bonheur ;
Moi, libre et citoyen, j'accepte un protecteur.
Protéger tous les Grecs c'est être assez sans doute.
Pour plaire à mes égaux j'appris ce qu'il en coûte.
Phocée autant que Sparte a droit d'avoir un roi ;
Ce roi soumis aux lois ne peut être que moi.
Tantôt Corinthe ou Thèbe, Athène, et sur-tout Sparte,
Blessent l'égalité, chacune s'en écarte :
On les voit tour-à-tour saisir l'occasion ;
Vouloir nous dominer est leur ambition.
L'éloignement toujours adoucit la puissance :
Puisqu'il faut reconnaître une prééminence,
J'ai préféré la Perse à d'inquiets rivaux,
Qui, dès lors dégradés, marcheront nos égaux.
Je vous l'ai toujours dit, et je vous le répète,
Ce ne sont pas des fers, c'est la paix que j'accepte.
J'attends de vous beaucoup ; mais dans ce jour mon bras,
Si vous voulez combattre, est à Léonidas.

BAGOAS.

Je n'exige pas plus ; allez, que Mégabise
Au temple de Cérès par vos soins soit admise.

NÉOCLÈS.

L'ouvrage le plus beau qu'ont fait les immortels,
Trouve un accès facile auprès de leurs autels ;
Et je vais dans le temple annoncer aux prêtresses
Que dans un seul parvis nous aurons deux déesses.

(Il entre dans le temple.)

SCÈNE VI.

BAGOAS, HYDASPE.

BAGOAS.

Inexplicable effet de la prévention !
Etre libre est pour eux l'unique passion.
L'ambition, l'amour, sont des vœux secondaires ;
Ils préfèrent à tout des biens imaginaires.
Ce Grec est retenu par ce seul sentiment ;
Je saurai me passer d'un si faible instrument.
Il est un cœur plus grand, digne de Mégabise,
Puissé-je l'entraîner où Xercès m'autorise !
Toi, vas parler, Hydaspe, aux divers Phocéens
Amis de Néoclès, et payés par ses mains.
Ils n'ont point ignoré d'où venaient ses richesses ;
De nous directement ils tiendront nos largesses.
L'hilote [20] Epialtès a tout à redouter ;
Si son rapport est vrai, tu lui feras porter

(Il lui remet un billet.)

20) Voyez page 206.

Ce billet qu'à Xercès il doit rendre lui-même.
Qu'il est doux de servir un prince que l'on aime!
Darius eut Zopire; [21] il pleura son ami :
Il est d'autres moyens d'abuser l'ennemi;
Et sans vouloir blâmer une vertu si rare,
Défigurer ses traits est un moyen barbare.
Le cœur de Darius en fut épouvanté.
Babylone à ce prix, dit-il, *m'a trop coûté.*
Pour nous, sans égaler Zopire en fanatisme,
Egarons avec art l'ardeur de leur civisme;
Employons, ainsi qu'eux, la persuasion;
Pénétrons dans leur cœur, trouvons leur passion,
Flattons leur intérêt, et sur-tout leur faiblesse.
Pour entr'ouvrir ces monts, il suffit de l'adresse.

---

21) Voyez page 154.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE I.

LÉONIDAS, DIONÉCÈS, *et* plusieurs Chefs des Grecs.

LÉONIDAS.

Reposez-vous, amis, sur mon activité,
De l'important devoir de votre sureté.
Les postes sont placés, les gardes averties :
Le Phénix, l'Asopus, ont leurs rives garnies ;
D'autres soldats couverts, cachés dans les penchans,
Sur les points dominés multiplieront les flancs.
Les attaquans, entrés dans ces gorges humides,
Sur un terrain douteux, dans des vallons perfides,
Succombant sous nos coups ne verront point nos bras,
Et voulant fuir trop tard, ils ne le pourront pas.
Au sommet de l'Œta, vers le mont Anopée,
Néoclès a placé les troupes de Phocée :
Aucun accès connu ne se trouve en ces lieux ;
Mais s'il en existait, il les défendrait mieux.
L'habitant plus instruit, saisit tout l'avantage
Que la position assure à son courage.

Celui de Néoclès craint d'être sans emploi ;
Les Thébains avec lui combattront près de moi.
Pour bataillon sacré, les soldats de Thespie
Marcheront à côté du chef de la patrie.
Qu'au silence profond, succède avec éclat
L'hymne offert à Castor [22] et les chants du combat.
Que le signal donné, la force de l'ensemble
Presse, pousse et terrasse un ennemi qui tremble.
Par l'unité des corps, un même mouvement
Qui s'accroît par degrés, triomphe en accablant.
Que dans tous les instans, l'exacte discipline
Dirige les efforts, anime ou les termine ;
Et si l'ordre du chef vient arrêter vos pas,
Que votre bras levé, [23] le coup ne tombe pas.
Dans le camp ennemi, non loin de la barrière,
En tourbillons poudreux s'élève la poussière,
Qui dévoilant leur nombre, a trahi leurs desseins :
Annoncez qu'avant peu nous en serons aux mains.
Arrêtez, épargnez aux yeux de Mégabise....
Son cœur n'a point de part.... tout soupçon autorise.
Si Xercès aujourd'hui prétend nous abuser,
C'est en le combattant qu'il faudra l'accuser.

---

22) Voyez tome IV, page 248.

23) Voyez tome IV, page 249.

SCÈNE II.

LÉONIDAS, DIONÉCÈS.

LÉONIDAS.

Dionécès, tu le vois, le Mède est redoutable;
Léonidas ému s'interrompt en coupable :
Au nom de Mégabise un charme est attaché ;
Son pouvoir sur mes sens ne peut être caché.

DIONÉCÈS.

Ce beau feu mal éteint naquit dans Ecbatane;
Il peut sauver la Grèce.

LÉONIDAS.

Une loi le condamne.

DIONÉCÈS.

Tout est soumis au soin de conserver l'état.

LÉONIDAS.

Ainsi d'un vain prétexte on couvre un attentat!

DIONÉCÈS.

En est-ce un d'épouser une femme étrangère?
Si Lycurgue eût prévu qu'un dieu plus tutélaire
Eût un jour mis ce prix à notre liberté,
Lycurgue eût de sa loi changé l'austérité.

LÉONIDAS.

Elle existe, il suffit, je ne dois pas l'enfreindre ;
Je suis son défenseur, et j'en suis plus à plaindre.

Oser l'interpréter est au dessus de moi ;
Je ne cesserai point de régner par la loi.
Ton esprit prévenu croit trop une chimère.
Qu'importe qu'autrefois mon hommage ait su plaire
Quand de ce roi des rois je visitai la cour,
Je cherchais à m'instruire, et j'y trouvai l'amour.
La majesté des mœurs dans les murs d'Ecbatane,
Et la simplicité dans une ame persane,
Ont subjugué mon cœur bien plus que la beauté.
Je dus à mon pays l'honneur d'être écouté ;
Je crus voir une Grecque au milieu de l'Asie :
L'encens brûlé pour elle honorait ma patrie.
Par l'éducation, elle obtint nos talens ;
Par leur forme étrangère ils étaient plus touchans
J'aimais ses vêtemens ; en Perse ils sont d'usage:
Le soleil s'embellit en perçant un nuage.
Lycurgue[24] a trop proscrit tous ces pudiques soins;
Ils font desirer plus, en laissant voir bien moins.
Au milieu de l'éclat d'une pompe trop vaine,
Sa grande ame aspirait au nom de citoyenne.
De son trône insultant abaissant la hauteur,
Elle eût fait supporter le poids de la grandeur.
Sa popularité, sa douce bienfesance,
Auraient peut-être fait pardonner la puissance.

---

24) Voyez tome IV, page 197.

Son pouvoir l'eût suivi même dans nos cités.
Mes discours et mes vœux semblaient être écoutes.
Que te dirai-je enfin ? tu connus ma tendresse :
Je l'adore toujours, mais j'aime sans faiblesse ;
Je ne m'abuse pas, et je conçois trop bien
Que son frère et nos lois ne me promettent rien.

DIONÉCÈS.

Comptez plus sur l'amour et sur les circonstances.
Quand l'ardent Néoclès eut par ses imprudences
Mérité de Xercès la plainte et le courroux,
Le soin d'en décider ne fut remis qu'à vous.
C'était prouver assez que s'il était coupable,
Le même crime en vous n'était point condamnable.
Les yeux sur vos pareils sont toujours attachés ;
Plus leurs goûts sont secrets, et moins ils sont cachés :
Les courtisans sur-tout rarement leur font grace.
Bagoas au palais sait tout ce qui se passe :
Par devoir, par sa place, il ne put ignorer
Un amour que sans doute il cherche à rallumer :
Prenant un vain prétexte, il conduit Mégabise ;
Elle aime à vous revoir, son frère l'autorise ;
C'est vous plus que Cérès qu'elle cherche en ces lieux :
La loi sera changée, et vous serez heureux.

LÉONIDAS.

La loi qui nous régit doit paraître immuable ;
Si l'on veut l'ébranler, on la rend méprisable.

Les intérêts du peuple, un vœu des nations,
Doivent seuls enfanter les révolutions.
Loin de moi tout projet qui rendrait personnelles
De ces ébranlemens les causes éternelles!
Ne les provoquons point, voyons-les sans effroi;
En prévoir les effets est le devoir d'un roi;
Il doit les diriger, plus souvent s'y soumettre,
Chercher le bien du peuple, et jamais le commettre;
Contenir la licence, aider la liberté,
En consacrant les droits de notre égalité.
Mais les pas égarés d'une affreuse anarchie
Ramènent dans les fers qu'offre la tyrannie.
Désordre, et crainte, et trouble, et projets, et complots,
Ont dans l'état dissous l'inconstance des flots.
D'exciter leur fureur on se fait une étude;
On veut nous asservir par notre lassitude.
Nos trop cruels voisins, nous frappant par nos coups,
Prêts à nous partager, régnant déja sur nous,
Nous font plus aisément déchirer nos entrailles,
Qu'ils n'auraient fait tomber nos plus faibles murailles.
Contre de si grands maux il n'est qu'un seul rempart;
Et j'oserais courir le dangereux hasard
D'ébranler de la loi la puissance suprême!
Puisse toujours la loi pouvoir plus que moi-même!
Je l'adore, et la crains; je chéris son pouvoir;
Et lorsqu'elle a parlé, je ne sais plus vouloir.

DIONÉCÈS.

Qu'elle soit juste ou non, faut-il donc s'y soumettre?

LÉONIDAS.

Divulguer ses défauts, c'est trop la compromettre;
Le temps, le vœu de tous, font les corrections :
Eloignons-en, ami, l'erreur des passions;
Leur nom l'avilirait. Un vaste précipice
Peut remplacer des lois le sublime édifice :
Citoyen, j'en défends l'auguste majesté;
Roi, j'en conserverai la sainte intégrité :
Il ne m'appartient pas; la sureté publique
Reposera toujours sur cette base unique.
J'en dois compte à toi-même, et serais criminel
De tenter un essai peut-être trop cruel.
L'amour a dans mon cœur fait passer tous ses charmes;
Mais quand de l'amitié je ressens les alarmes,
Je goûte le bonheur de chérir un ami;
Par ce doux sentiment au devoir affermi,
Si j'étais incertain, rien ne pourrait m'abattre....

(Bagoas paraît.)

Tu viendras m'avertir dès qu'il faudra combattre.

SCÈNE III.

LÉONIDAS, BAGOAS.

BAGOAS.

Je ne suis pas surpris des soins que j'aperçois.
Je ne m'en plaindrai point; la prudence a ses droits.
De nos braves Persans l'impatient courage
Regarde tout retard comme un nouvel outrage;
Ils pourraient attaquer sans l'ordre de Xercès.
Vous connaissez les vœux du satrape Hydarnès;
Il osait soupirer aux pieds de Mégabise:
Né du sang de Cyrus, l'usage l'autorise.
Les premiers des sujets du plus grand des humains
Sont parmi nous, seigneur, plus que des souverains.
Peut-être qu'Hydarnès eut réussi sans peine.
Ecbatane vous vit, son attente fut vaine.
La princesse aujourd'hui, pour se rendre en ces lieux,
A traversé son camp, vient encenser vos dieux.
Je crains que d'Hydarnès l'ame trop enflammée,
Précipitant l'attaque, ose entraîner l'armée.
Seigneur, plus de trois fois cinq cent mille soldats,
Une fois ébranlés, ne s'arrêteraient pas.

LÉONIDAS.

Nous en prendrons le soin. D'un si tardif avis
Je vois la politique, et j'en connais le prix.

Va,

Va, cette foule armée obéit à la crainte.
Tel qu'un faible troupeau poussé dans une enceinte,
Est-il vrai que ton roi nombre ses bataillons,
Sans daigner s'informer du mérite et des noms ?
Tous nos vallons bientôt, par leur superficie,
Lui feront mieux compter ceux qui perdront la vie.
Si pour chercher la mort on méconnaît ses lois,
Crois-tu que dans la fuite on entende sa voix ?
Ce grand rassemblement, digne effort de sa rage,
Est l'aliment affreux que l'on offre au carnage.

BAGOAS.

Il le faut prévenir. Bellone et ses forfaits
Vont s'arrêter d'un mot : je vous offre la paix.

LÉONIDAS.

Je l'accepte en mon nom. Oubliant notre injure,
J'engagerai, je crois, la Grèce à la conclure.

BAGOAS.

Qu'elle y consente ou non, c'est à Léonidas
A disposer du sort de ces divers états.

LÉONIDAS.

Je le fais à la guerre, aidé par la victoire ;
C'en est assez pour moi : je borne là ma gloire.

BAGOAS.

Vous pouvez donc souffrir que leurs amphictions,
Vos éphores, le peuple, et que leurs factions

Gouvernent tour-à-tour dans la même journée!
Du vaisseau de l'état ils font la destinée.
Prêts à le submerger dans ses balancemens,
D'une route incertaine aimant les changemens,
Les traités avec eux seraient trop peu durables;
Aux corps fédératifs ils sont peu respectables;
Il suffit d'une ville, ou d'un simple orateur,
Pour leur faire oublier l'intérêt et l'honneur.
Semant chez leurs voisins leur propre incertitude,
Ils nous ont fatigués par leur vicissitude.
Xercès prétend qu'un seul lui réponde pour tous;
Et ce maître absolu, ce monarque, c'est vous.

LÉONIDAS.

Que plutôt ces rochers s'écroulent sur ma tête.
Qui, moi, de mon pays je ferais la conquête?

BAGOAS.

Elle est faite, acceptez.

LÉONIDAS.

Nous crois-tu donc vaincus?

BAGOAS.

Vous combattrez en vain quelques instans de plus.
Quels moyens avez-vous?

LÉONIDAS.

Le bon droit, la vaillance,
Les talens, et l'espoir d'une juste vengeance.

BAGOAS.

Régner, c'est les sauver : si vous ne gouvernez,
Tous les Grecs et vous, serez exterminés.

LÉONIDAS.

Dès long-tems, Bagoas, je leur donnai ma vie,
Et j'aime mieux mourir qu'asservir ma patrie.

BAGOAS.

Vous la perdez plutôt.

LÉONIDAS.

S'il fallait succomber,
C'est par des flots de sang qu'on me ferait tomber.

BAGOAS.

Il coulerait en vain. Voyez votre faiblesse ;
Vos sept mille soldats sauveront-ils la Grèce ?
Il faut pour les former dix peuples différens ;
Je veux les croire tous également vaillans ;
Si la paix se conclut, vous en pourrez connaître
Qui, plus prudens que vous... mais j'en dis trop peut-être.

LÉONIDAS.

Ah ! je redoute peu ces infâmes moyens
De diviser entre eux les meilleurs citoyens.
La méfiance au moins, les soupçons, les alarmes,
Ne seront dans tes mains que d'inutiles armes.
Nous n'avons qu'un seul cœur, nous comptons tous sur nous :
Libres dès le berceau, nous nous estimons tous.

BAGOAS.

Je présumais, seigneur, plus de votre sagesse.
Ainsi vous refusez l'empire de la Grèce ?

LÉONIDAS.

Moi, lui donner des fers! ce mot me fait horreur.

BAGOAS.

Vous les adoucirez.

LÉONIDAS.

Reviens de ton erreur.

BAGOAS.

Mais toute erreur chez vous rarement se pardonne.

LÉONIDAS.

Va, l'on sait obéir aux lois que l'on se donne.

BAGOAS.

Je vois avec effroi leur sombre austérité ;
Et plus libre que vous....

LÉONIDAS.

Si tu l'avais été,
Tu concevrais ce bien par qui tout mal s'efface,
Ce bonheur précieux, qu'aucun bien ne remplace,
Pour qui tout homme est né, qui seul l'égale aux dieux,
Le rend inviolable, indépendant comme eux.

BAGOAS.

L'amour de son pays, vertu des républiques,
A-t-il conduit vos chefs à leurs jeux olympiques ?

On prétend qu'aujourd'hui tranquillement assis,
Aux chars les plus heureux ils accordent des prix.[25]
Lorsque l'Asie entière est contre eux amenée,
Loin de vous secourir, de former une armée,
De vous aider du moins quand vous mourez pour eux,
On dit qu'insolemment ils célèbrent des jeux.

LÉONIDAS.

Cette sécurité m'ordonne la victoire.
Notre premier besoin, Bagoas, est la gloire;
Chaque Grec veut atteindre à l'immortalité :
Il le peut, il le doit; telle est la liberté.
Nos jeux sont un besoin.

BAGOAS.

Aimez-en la chimère :
Xercès approuvera ce qui pourra vous plaire,
Pourvu que tous les Grecs voyent en vous leur roi.
La Grèce est assemblée, elle en fera la loi;
Je saurai la dicter. Il faut qu'elle autorise
L'heureux Léonidas à chérir Mégabise.

LÉONIDAS.

Que me dis-tu ?

BAGOAS.

Je dis, que j'ai su vos secrets;

---

25) Voyez pag. 200 et 216.

Que les Grecs malgré vous serviront mes projets ;
Que la sœur de Xercès sera votre conquête ;
Que son hymen peut seul dissiper la tempête.
Mais j'aperçois l'objet dont le cœur et les yeux
Ont mis Léonidas dans le rang de ses dieux.

SCÈNE IV.

LÉONIDAS, BAGOAS, MÉGABISE précédée de femmes et d'eunuques portant des offrandes, et entourée de soldats grecs.

MÉGABISE, aux Grecs.

Présages de la paix, bonté des ames fières,
Au temple de Cérès vous guidez mes prières.
Vous me traitez en sœur, vous rassurez mes pas.

(A Léonidas.)

Ah ! seigneur, pardonnez, je ne vous voyais pas ;
A vos braves amis j'aime à rendre justice.

LÉONIDAS.

Je leur ai fait, madame, un trop grand sacrifice
En ne partageant pas leur bonheur et leurs soins ;
Vous avez vu leurs cœurs, ils étaient sans témoins.

MÉGABISE.

De l'hospitalité que les lois me sont chères !
Par ses bienfaits sacrés tous les hommes sont frères.

LÉONIDAS.

Que ne lui dois-je pas?... Reconnaissans, surpris,
Les Grecs auprès de vous retrouvaient leur pays,
Les appas, la douceur, ce qu'en Grèce on adore.

MÉGABISE.

L'indulgente amitié rappelle donc encore
Ces tems qui ne sont plus?

LÉONIDAS.

Ils étaient trop heureux.

MÉGABISE.

Pour les rendre éternels, je viens former des vœux.
La puissante Cérès hait ces fers homicides.
Allons, jeunes enfans; venez, femmes timides;
Dans ce temple sacré portez mes faibles dons:
Sans la paix, il n'est point d'abondantes moissons.

SCÈNE V.

LES MÊMES, NÉOCLÈS.

NÉOCLÈS.

Annoncer le combat, est un soin qui me coûte.
Nos postes repliés ne laissent plus de doute.
Soit que Xercès le veuille, ou qu'Hydarnès jaloux
Ne puisse pas souffrir Mégabise avec nous,
Jamais tant de soldats n'ont surchargé la terre;
Leurs pas, en s'approchant, imitent le tonnerre.

L'œil le plus dominant, certain de leur dessein,
De leurs rangs cumulés n'aperçoit pas la fin;
Sans limite et sans fond, c'est une mer immense
Dont les flots en roulant....

LÉONIDAS.

Ils seront sans puissance:
Nous combattrons Xercès, et respectons sa sœur.

MÉGABISE.

Néoclès s'est trompé, ce n'est qu'un vain honneur:
Tous ces soldats armés étaient sur mon passage.
Hydarnès n'oserait me faire un tel outrage;
Bagoas, croyez-vous?

BAGOAS.

Je l'ignore, et le crains.
Léonidas, d'un mot, peut désarmer leurs mains;
Sa foi me suffirait, et ces troupes hardies,
Au grand nom de Xercès redeviendraient amies.

MÉGABISE.

Seigneur, vous balancez?

LÉONIDAS.

Je ne balance pas.
Des prêtres de Cérès daignez suivre les pas.
Les vertus, la beauté, trouvent par-tout des temples.
Si Mégabise, enfant, chérissait les exemples
Que le divin Homère a rendus si fameux,
Prouvons-lui que ces Grecs n'étaient pas fabuleux.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DIONÉCÈS qui arrive par un des plans les plus bas de la montagne; il y reste.

DIONÉCÈS.

Le nombre et l'imprudence ont enfanté la rage;
Une foule en délire avance et nous outrage;
Ses pas sont incertains, ses mouvemens divers.
Après des cris perdus dans le vague des airs,
Tes armes, rends-les moi, [26] ces mots se font entendre;
C'est au nom de Xercès.

LÉONIDAS.

Réponds-lui, *Viens les prendre.* [A]

DIONÉCÈS.

Notre mépris l'a dit. Leur impuissant courroux,
Avant de nous atteindre, a fait voler leurs coups.
Des flèches et des dards la course meurtrière,
Du soleil obscurci nous cache la lumière.

LÉONIDAS.

[27] *Eh bien! nous combattrons à l'ombre de leurs traits.* [B]

---

26) Voyez pag. 204.

27) Voyez pag. 210.

A. B.) Phrases consacrées par l'histoire.

DIONÉCÈS.

[28] *Le Mède approche.*

LÉONIDAS.

Ah! dis que nous en sommes près. [C]

SCÈNE VII.

MÉGABISE, BAGOAS, NÉOCLÈS.

NÉOCLÈS à Bagoas.

Aux Grecs, à votre roi je resterai fidèle.
Si nous sommes vainqueurs, vous connaîtrez mon zèle;
Et si vous l'emportez, je compte qu'en ce jour
Vous servirez mes vœux et le plus tendre amour.

SCÈNE VIII.

MÉGABISE, BAGOAS.

MÉGABISE.

Quel affreux avenir, quel étonnant langage!
Dieux de Léonidas, soutenez mon courage.
Bagoas, écoutez. Quand j'ai cru vos avis,
Est-ce là le bonheur que vous m'avez promis?
Je veux sauver l'Europe, et désarmer l'Asie,
Au héros que j'adore être bientôt unie,

---

28) Voyez pag. 205.

C.) Autre phrase consacrée par l'histoire.

Et l'on vient l'attaquer, je tremble pour ses jours!
Le hardi Néoclès vous vante ses amours!
Se peut-il qu'avec vous il soit d'intelligence?

BAGOAS.

On peut, pour l'employer, caresser l'imprudence.
Soit vaincus, soit vainqueurs, je compte qu'aujourd'hui
Le fruit de tous ses soins ne sera point pour lui.

MÉGABISE.

Mais ce combat cruel ordonné par mon frère....

BAGOAS.

Ce qu'on n'ordonne pas, souvent on le tolère.
Je vois que mon billet est arrivé trop tard.
De tout combat douteux je blâme le hasard.
C'est trop s'assujettir à la route commune:
Il est d'autres moyens d'enchaîner la fortune;
Je les ai préparés, je n'en néglige aucuns.

(Les prêtres et les prêtresses de Cérès paraissent à la porte du temple.)

Mais j'aperçois déja ces prêtres importuns.

MÉGABISE.

Leur consolant abord, est pour une ame tendre
Un des biens que du ciel on nous permet d'attendre.
Mortels qui des états calculez les desseins,
Croyez qu'il est des dieux, vous serez plus humains.

Par vos moindres erreurs la nature est blessée,
Et du sang innocent la terre est arrosée!
Grands dieux qui présidez aux destins des combats,
Détournez tous les coups, sauvez Léonidas.

(Ils entrent dans le temple.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE I.

BAGOAS, sortant du temple de Cérès; HYDASPE prêt à monter les degrés du temple.

BAGOAS.

ARRÊTE; tous tes traits expriment l'épouvante.

HYDASPE.

Si le front peint l'effroi, l'ame est compatissante.
Jamais, en moins de tems, les victimes du sort
N'ont reçu plus de coups par la faux de la mort.
Hydarnès s'attendait à peu de résistance.
L'étonnement toujours conduit à l'impuissance.
Quand ces monts, crus déserts, tout-à-coup hérissés,
Ont fait voir tous les Grecs avec tant d'art placés,
De cent points dominans frappant d'une main sure;
Quand ces troncs, ces rochers, enfans de la nature,
Détachés et roulant, brisés avec fracas,
Plus pesans par leur chute, accrus par leurs éclats,
Des volcans destructeurs ont présenté l'image,
J'ai vu l'effroi de tous remplacer le courage.
Il n'est plus de soldats; le Mède infortuné,
Paraît un criminel au trépas condamné :

C'est vainement qu'alors il veut prendre la fuite ;
L'ardeur des derniers rangs n'est pas encor détruite :
Fatale impulsion qui, pour combler l'horreur,
Presse, désarme, arrête, et livre à la fureur.
Tour-à-tour immolés sans pouvoir se défendre,
Les uns vont sous le fer levé pour les attendre ;
Dautres, pour l'éviter, se jettent dans les eaux :
Alors de chute en chute, écrasés, en lambeaux,
L'onde emportant au loin leurs déplorables restes,
Montre à tous les dangers de ces détours funestes.
On balance, on s'arrête, et le trouble et l'effroi
S'accroît, se communique, et s'étend vers le roi.
Son trône est ébranlé. [29] C'est alors que commence
L'humiliant tableau d'une déroute immense.
On eût dit que l'Asie et que tous ses soldats
Allaient se dissiper devant Léonidas.
Lui, maître de ses Grecs, d'un signal les rassemble.
Un seul mot fait mouvoir leur formidable ensemble :
Profitant des succès, sans donner au hasard,
Il poursuit à propos, sans s'arrêter trop tard.
Il nous a trop prouvé, par ce combat terrible,
Que traverser ces monts est pour nous impossible.

BAGOAS.

Ce que ne peut la force, est possible pour moi.
Mon crédit s'accroîtra par la frayeur du roi.

29) Voyez pag. 205.

Tout ce sang, ce combat, sont un malheur sans doute :
Pour conduire un despote on sait ce qu'il en coûte.
Hydarnès s'est perdu pour avoir trop osé ;
Du pouvoir d'un moment il a trop abusé.
J'empêchai que Xercès le nommât son beau-frère ;
Je sers dans Mégabise une flâme étrangère :
Régner sur le grand roi, voilà ce que je veux.
Un satrape en crédit eût été dangereux.
Léonidas l'est moins, s'il commande à la Grèce :
Eloigné de la cour, ainsi que la princesse,
Ne pouvant rien par eux, et toujours dépendans,
Je ne les craindrai point n'étant pas courtisans.
Que ce combat, ami, sert bien à ma fortune !

HYDASPE.

Peut-il être un bonheur dans la perte commune ?
Je l'avoûrai, seigneur, j'ai toujours sous les yeux
Le déplorable sort de tant de malheureux.
Je crois être suivi par ces monts de carnage ;
J'entends ces cris d'horreur, de désespoir, de rage ;
Je vois l'amas confus de ces bras supplians,
Dans un instant brisés par ces arbres roulans.
De ces rocs ébranlés, la masse chancelante
Fait souffrir mille morts dans sa fatale attente :
Elle écroule, et frappant des hommes entassés,
Ses débris laissent voir des membres dispersés :

D'autres rochers plus bas sur leurs sanglantes cîmes
Reçoivent des torrens de nouvelles victimes :
Je crois voir les humains de ce triste univers,
Qui vont tous s'engloutir dans l'abîme des mers.

BAGOAS.

De tes esprits troublés calme la bienfesance ;
Mérite mes secrets par plus d'indifférence.
Cet ordinaire effet des mystères des cours,
Par ses grands résultats t'étonne-t-il toujours ?
S'il fallait m'abaisser à chercher une excuse,
De cet événement ne crains pas qu'on m'accuse.
Le billet qu'à Xercès tes soins ont fait passer,
Marquait qu'à toute attaque il fallait renoncer.
Dans le conseil des rois, c'est presqu'une couronne
Qu'un malheur qui consacre un avis que l'on donne.
Beaucoup de mes pareils, pour la mieux assurer,
Annoncent les malheurs qu'ils ont fait préparer.
Pour moi je les empêche ; et si ma prévoyance,
Pour prévenir un mal a manqué de puissance,
Je sais les réparer, et créer des succès.
Dois-je avoir confiance aux soins d'Epialtès ?
Un esclave aisément tremble quand il complotte.
Ce berger Spartiate et méprisable hilote,
Epialtès, courbé sous le poids des travaux,
Sur les monts Phocéens conduisait des troupeaux.

Long-tems

Long-tems d'un maître altier il souffrit les injures;
Il prétend qu'à l'hilote on défend les murmures :
Tant de la liberté souvent les sectateurs,
Des tyrans les plus durs surpassent les rigueurs,
Portent dans le pouvoir d'autant moins d'indulgence,
Qu'ils ont plus hautement protégé la licence!

HYDASPE.

Que les Grecs peignent bien les maux qu'ils ont soufferts!
C'est un tigre irrité qui rugit dans ses fers.
J'ai sondé les replis de cette ame ulcérée :
Du desir d'être libre elle était enivrée.

BAGOAS.

Libre! Quoi! ce vain nom, dans les rangs les plus bas,
Est donc l'ambition de ceux qui ne l'ont pas?

HYDASPE.

L'esclavage est chez eux, terrible, insupportable :
Dès qu'on connaît un maître, on n'est plus leur semblable.
Ce titre dans les fers ne peut être porté :
Au malheureux qui sert le nom d'homme est ôté;
La crainte d'en blesser la majesté suprême,
Fait qu'un républicain se croit plus que lui-même.
L'hilote Epialtès se croira tout permis :
Ses concitoyens sont ses plus grands ennemis;
Il les déteste tous. Dans une république,
Nommer un homme esclave est bien impolitique.

BAGOAS.

S'il craignait d'être esclave en l'étant comme nous,
Etre affranchi par eux calmerait son courroux.

HYDASPE.

Qui voudrait l'affranchir? Soit espoir, soit vengeance,
Il m'a prouvé son zèle et son intelligence.
Par cet hilote, enfin, vous êtes bien servi;
Comptez sur sa fureur. Je l'ai des yeux suivi;
Il côtoyait l'Œta : sur le mont Anopée
De chemins inconnus ma vue était frappée;
Par les contours divers de leurs enchaînemens,
Il semblait applanir ces grands escarpemens;
Il marchait à pas sûrs dans des sentiers propices,
Qui paraîssaient pour lui combler les précipices.
Des rocs trachiniens revenant près de moi,
Alors j'ai confié votre lettre à sa foi.
Je l'ai vu repartir avec la certitude
Qui promet le succès que donne l'habitude,
Reprendre cette route, et frayer un chemin
Que tout autre que lui voudrait trouver en vain.
Puis, descendant bientôt aux champs de Trachinie,
Sans doute il atteignait cette plaine infinie,
Quand j'ai vu le combat qui se passait sous moi.
Seigneur, peut-être alors il remettait au roi,
De vos sages conseils le consolant message;
Peut-être qu'à Xercès ils rendaient le courage,

Quand nos Perses fuyant....

BAGOAS.

Tout est en sûreté.
Les Phocéens ont-ils vendu leur liberté ?

HYDASPE.

Non, seigneur; de leurs chefs l'orgueilleuse avarice
Est un dieu qui prétend à plus d'un sacrifice.
Ils ont reçu nos dons, mais ils n'ont rien promis.
Les ingrats sont toujours nos plus grands ennemis.

BAGOAS.

Recevoir est assez. L'amour de la patrie,
Pour qui se fait payer, a bien peu d'énergie.
Lorsqu'on pénètre au fond de ces cœurs exaltés,
Par leur propre intérêt on les voit excités.
Hydaspe, il en est peu dont la vertu sublime,
Comme en Léonidas, soit exempte de crime.
En feignant de servir, d'aimer la liberté,
Les uns immolent tout à leur célébrité;
Beaucoup veulent de l'or, et ceux-ci la puissance.
D'autres font tolérer leur fougueuse arrogance:
Pour servir nos desseins, nous les rendons puissans.
Ils croyent être chefs, ils ne sont qu'instrumens.
Leurs bras, à nos desirs sont d'autant plus dociles,
Que leurs cœurs à domter semblaient plus difficiles;
Qu'apparens sectateurs des grandes vérités,
Ils voulaient tout régler par des moralités,

Et qu'ils osaient montrer le bizarre assemblage
De la soif du pouvoir, et des discours du sage.
Il en est d'indécis, prétendus vertueux,
Qui parlent en héros, et sont des factieux.
Ils tourmentent le peuple, encensent ses faiblesses,
Et sont inconséquens même dans leurs bassesses.
Ce hardi Néoclès croit qu'on fait tout pour lui,
Qu'on prodigue aisément et les dons et l'appui.
Frivole, ambitieux, il connaît mal les hommes;
Ce que nous paraîssons, il croit que nous le sommes.
Sans principe et sans force, ardent, superficiel,
Il achète ou se vend, sans être criminel :
Il est républicain, il veut un diadême.
Il perdra son pays, sans se servir lui-même.
Par mon impulsion, il détruira leurs lois,
Et prétend épouser la sœur du roi des rois.

HYDASPE.

Il porte ici ses pas.

SCÈNE II.

LES MÊMES, NÉOCLÈS.

BAGOAS.

C'est un nouvel outrage
Que chercher les vaincus tout fumant de carnage;
Et si quelque motif vous attache à Xercès,
Venez-vous me montrer le sang de ses sujets?

NÉOCLÈS.

Bagoas d'un combat aisément se console.
Mon devoir n'était point contraire à ma parole :
Pour ne pas la tenir mon cœur est trop épris ;
La main de Mégabise en doit être le prix.
Mais n'exigez des Grecs que le plus simple hommage ;
Ils sont enorgueillis d'un si grand avantage.

BAGOAS.

Xercès ne veut pas plus. Pardonnez, la prudence
Me fait solliciter enfin votre influence ;
Montrez-nous-en le poids dans un sujet bien doux ;
Daignez me la prouver en travaillant pour vous.
C'est aux mains des vainqueurs à briser la barrière
Qui disjoint tous les Grecs d'avec la terre entière.
C'est à vous d'obtenir de vos Amphictions
D'annuller cette règle honteuse aux nations,
Qui vous ôtant l'espoir d'entrer dans nos familles,
Vous défend le bonheur de mériter nos filles.
Par ce préliminaire annoncez-nous la paix :
Allez de vos desirs préparer le succès.

NÉOCLÈS.

Je l'obtiendrai sans doute ; et dans cet instant même,
Je vais parler aux Grecs ; je leur dirai que j'aime.

BAGOAS.

Parlez de votre amour, mais cachez-en l'objet :
Tout peuple est soupçonneux, et le moindre sujet...

NÉOCLÈS.

De mes braves amis je crains peu cet outrage :
Ils ont été, seigneur, témoins de mon courage.
Cependant je suivrai vos prudentes leçons :
Il faut, en les bravant, éviter les soupçons.
Permettez qu'à mon tour j'explique ma pensée ;
Que je prétende enfin au sceptre de Phocée,
Et que pour décider quelques chefs indécis,
Je rappelle un secours que vous m'avez promis.

BAGOAS.

Vos vœux sont prévenus ; de nouvelles largesses
Accroissent le crédit qu'on doit à vos promesses :
Mais Hydaspe m'a dit qu'attachés à leur loi,
Vos Phocéens jaloux craignaient d'avoir un roi.

NÉOCLÈS.

J'en veux avoir le titre, et non la tyrannie ;
De ses divers états la Grèce l'a bannie :
Des modes différens qu'a pris la liberté,
Le plus fort, le plus sûr, est dans la royauté.
Nous l'avons su régler : son nom toujours sublime,
N'annonce au citoyen qu'un pouvoir légitime.
Chef et soumis, sans crainte, au-dessus de tout choix,
Le monarque est du peuple et le bras et la voix.
Représentant sacré de la toute-puissance,
Il conserve les droits, il confond la licence.

Le sceptre est dépouillé du danger de l'erreur ;
Et ne s'égarant point, ne peut que le bonheur.
Organe de la loi, c'est la règle animée :
Elle parle, elle entraîne, et l'ame est enflammée.
Tout citoyen s'élève au-dessus d'un mortel,
Quand le roi qui le guide est constitutionnel.
Monarque et toujours juste, il a la confiance ;
Son trône n'est fondé que sur la bienfesance :
Il n'est que par les lois ; de tous il est l'appui ;
Exécutant pour tous, tous agissent en lui ;
Et de cette unité la force irrésistible,
Rend heureux dans la paix, dans la guerre invincible.
Ah ! que Léonidas, et ses fiers citoyens,
Viennent de surpasser nos froids républicains !
Du Spartiate altier la prudente énergie,
Lisait dans ses regards le sort de la patrie ;
De lui prenant exemple, il allait le donner ;
Et par son dévoûment osait nous étonner.
Jugez si malgré moi je trace cette image !
Combien mes Phocéens connaîtront l'avantage
Qu'obtint Lacédémone en conservant ses rois !
Lycurgue a su par eux éterniser ses lois.

BAGOAS.

Exécutez, seigneur, cette utile entreprise ;
Mais, si vous m'en croyez, ne voyez Mégabise
Que lorsqu'enfin les Grecs, persuadés par vous,

Permettront qu'une Mède ait un Grec pour époux.
La liberté gémit d'une loi si bizarre :
Pour un Grec philosophe un Perse est-il barbare ?
Alliez-vous à nous, et vous nous instruirez :
Traitez-nous en égaux, vous nous dominerez.

NÉOCLÈS.

Du pays qu'on défend c'est augmenter la gloire,
Qu'abaisser la hauteur du char de la victoire :
L'amour et l'intérêt, mes soins reconnaissans
Rendront, n'en doutez point, mes discours tout-puissans.

SCÈNE III.

BAGOAS, HYDASPE.

BAGOAS.

Qu'un esprit prévenu facilement s'égare !
Il croit que c'est pour lui que l'hymen se prépare ;
Et s'il détruit la loi, c'est pour Léonidas,
Qui peut-être en ce jour ne le tenterait pas.
Entouré de ses Grecs, je le vois qui s'avance ;
De Mégabise enfin il cherche la présence.
Quand il en sera tems, tâche que dans ces lieux
Elle sorte du temple et se montre à ses yeux.
L'instant décide tout. Il en croira sa flâme :
Ami, nous parviendrons à subjuguer son âme.
Un vainqueur rarement doute de son pouvoir,
Quand du char de triomphe il brave le devoir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LÉONIDAS suivi des Grecs.

LÉONIDAS.

Qu'aux malheureux vaincus la douce bienfesance
Fasse oublier l'horreur de leur triste impuissance.
D'Esculape imploré que l'art réparateur,
Des blessés gémissans soulage la douleur.
Laissez couler près d'eux des larmes consolantes;
Qu'ils pressent leurs amis de leurs mains défaillantes;
Que tous les prisonniers, quel triomphe plus beau!
Nous quittent en pliant sous ce noble fardeau:
Dites-leur qu'à ce prix nous détachons leur chaîne.

(Bagoas fait signe à Hydaspe d'aller chercher Mégabise.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté HYDASPE.

LÉONIDAS.

C'était peu de les vaincre, il faut domter leur haine;
Soumettons-les deux fois par notre humanité;
Otons-leur de haïr l'affreuse liberté.
Que Xercès les voyant contemple son ouvrage;
Que son cœur attendri frémisse de sa rage.
Le tourment réservé pour tout roi conquérant,
Est de voir ses forfaits écrits en traits de sang,

Lorsqu'aux champs de bataille entouré de victimes,
Son œil épouvanté ne peut compter ses crimes.
Tous les morts honorés, s'il se peut, dès ce jour,
Des prêtres de Cérès souilleraient le retour.
Bagoas réglera, mon ordre l'autorise,
L'instant où nous perdrons l'illustre Mégabise.

BAGOAS.

Elle-même, seigneur, en décidera mieux.

LÉONIDAS.

C'est en les imitant, amis, qu'on plaît aux dieux :
Comme eux dans ce grand jour nous pouvons donner l'être..
Que l'hilote étonné respire, et soit sans maître.
Le plus auguste emploi qu'obtint la royauté,
C'est de dire au sujet, Reçois la liberté.
Des trésors d'Hydarnès faisons ce digne usage ;
Enlevés dans son camp, dûs à votre courage,
J'ordonne que ma part augmente nos amis ;
Que l'hilote affranchi, dans nos rangs soit admis ;
Et puisqu'on met à prix la liberté de l'homme,
Des fers que nous brisons j'acquitterai la somme :
Il faut, pour la fixer, la plus juste équité ;
Car le premier des droits est la propriété.

(Une partie des Grecs sort.)

BAGOAS, à part.

Ce bienfait détruira ma plus sure esperance :
L'hilote Epialtès en aura connaissance.

LÉONIDAS.

Ministre d'un despote, en préparant la paix,
Des noirs complots des cours suspendons les effets.
Va, crois-moi, la nature est assez outragée;
Mon cœur en a gémi; la Grèce est trop vengée.

BAGOAS.

Si je parlais, seigneur, en organe des rois,
Je dirais qu'ébloui par d'éclatans exploits,
C'est un mal d'irriter une grande puissance,
Et qu'un succès brillant fait peu dans la balance;
Mais Xercès aujourd'hui traite avec un héros
Qui de l'humanité veut terminer les maux:
A la foi d'un grand roi confiez ce passage.
Recevez, par ma voix, sa parole en ôtage,
Que plus loin dans la Grèce il n'avancera pas;
Son honneur suffirait pour arrêter ses pas,
Et sa gloire à couvert....

SCÈNE VI.

LES MÊMES; MÉGABISE, sur les marches du temple, entourée de prêtresses.

MÉGABISE.

La triste Mégabise,
Qui d'un remercîment s'acquitte avec franchise,
Doit-elle vous nommer destructeur des humains,
Quand vous brisez les fers dont vous chargez leurs mains?

Contre mon frère, hélas! la vôtre était armée :
Mon âme, également pour vous deux alarmée,
Ne pouvait dans ses vœux désigner un vainqueur ;
Vous l'êtes ; et ce titre a révolté mon cœur.
Votre bras, je le sais, se doit à leur défense ;
Mais devait-il autant déployer sa puissance ?
Quand les Grecs à mes yeux sont tous intéressans,
Comment avez-vous pu combattre les Persans?

LÉONIDAS.

Vous craignez, je le vois, d'approcher un coupable.
Le crime du devoir m'a rendu condamnable,
Et vos regards sur moi tombent avec horreur.

MÉGABISE.

Ah! seigneur, revenez d'une pareille erreur ;
Ne me soupçonnez point d'une telle injustice :
Avec moi, dans ce temple, offrez un sacrifice.
Tout héros qui versa le sang des nations,
Doit se prêter sans peine aux expiations.
Cet hommage sacré qu'il offre à la nature,
Semble un regret touchant ; sa gloire en est plus pure.
Mais si vous conservez d'homicides projets,
Craignez de profaner le temple de Cérès.

LÉONIDAS.

L'auguste vérité vous choisit pour prêtresse ;
Lorsqu'on l'entend par vous, on croit voir la déesse :
Si comme elle aujourd'hui vous lisez dans mon cœur,

Vous savez si la guerre a causé mon malheur.

MÉGABISE.

Soyez purifié par les divins mystères ;
Puis, conduit aux autels par des mains étrangères,
Avec votre ennemie unissez vos souhaits.
Peut-être que des dieux nous obtiendrons la paix.

SCÈNE VII.

BAGOAS, HYDASPE.

BAGOAS.

Laissons-les implorer les puissances suprêmes :
En invoquant le ciel, ils s'adorent eux-mêmes.
Nous ne dépendons pas des vœux de ces amans :
L'homme d'état prévoit tous les événemens.
Je crains Léonidas ; déja sa bienfesance
A l'hilote étonné redonne la naissance ;
Il l'a fait libre enfin. Peut-être qu'en ce jour,
L'hilote Epialtès, instruit à son retour,
Craindra trop d'achever son important ouvrage.
Plus content de son sort, on manque de courage ;
Et lorsqu'on est heureux, souvent on ose moins.
Va, cours, prodigue l'or ; n'épargne pas les soins :
Des Phocéens sur-tout augmentons l'inertie :
Le cœur qui n'a rien fait est froid pour sa patrie.
Je vais de Néoclès surveiller les efforts,
Egarer et régler ses indiscrets transports.

Ardent, impétueux, l'abuser est facile.
Résister aux vertus est bien plus difficile.
Léonidas, toujours au chemin du devoir,
Est plus sage et plus grand qu'on ne peut le prévoir.
Sa prudente équité soumet ma politique ;
Il fait céder sa gloire à la chose publique.
Guerrier, monarque, amant, il reste citoyen ;
Je l'admire, il m'étonne, et mon art ne peut rien.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE I.

LÉONIDAS, MÉGABISE sortant du temple.

MÉGABISE.

D'UN amant tel que vous qu'on chérit l'innocence!
Que l'amour aux autels sait donner de puissance!
Non, je sens que jamais je n'aimai tant les dieux;
Votre front peint leur gloire, ils sont tous dans vos yeux.
Ce panache éclatant, gage de ma tendresse,
Dont ma main décora le héros de la Grèce
Dans les tems fortunés de l'hospitalité,
A repris à mes yeux toute sa pureté.
Du sang qui le souillait je ne vois plus la trace;
Le ciel le purifie, et notre amour l'efface.
Le plus simple témoin de nos premiers sermens,
Rappelle au souvenir les moindres sentimens,
Notre bonheur passé, les douleurs de l'absence:
De votre front peut-être accroît-il la puissance,
Lorsqu'annonçant la foudre au milieu des combats,
L'éclair fait éviter les coups de votre bras;
Et du trépas des miens il vous fait moins coupable.

LÉONIDAS.

Il m'avertit sur-tout de me rendre estimable.
Etre digne de vous, est l'espoir consolant
Qui calme la douleur d'un malheureux amant.

MÉGABISE.

L'excès de la vertu peut-être vous égare :
Dès qu'on la rend austère, elle est bientôt barbare.
Une femme timide ose à peine entrevoir
Du droit des nations le dangereux pouvoir.
Bagoas prétendait à trop de confiance ;
Rarement elle abuse, et nuit à la vaillance.
Mais c'est trop peu pour moi que suspendre vos coups :
Tous les Grecs de leur sort se reposent sur vous.
A la foi des Persans livrer les Thermopyles,
Porterait de l'effroi dans le sein de vos villes ;
On vous accuserait ; et mon cœur ne veut pas
Qu'on puisse, même à tort, blâmer Léonidas.
Il vaut mieux cimenter une union durable.
Si la paix à la Grèce a paru préférable,
Vous pouvez sans rougir plaire à l'ambition.
Mon frère de la gloire a la prétention :
Cette terre et cette eau, sont un frivole hommage
Lorsqu'on n'en veut tirer aucun autre avantage.

LÉONIDAS.

Il les annonce tous : c'est l'aveu convenu,
Qu'aux yeux de l'univers un maître est reconnu ;

De

De la propriété ce tribut est le signe :
L'offrir est l'esclavage, ou c'est s'en montrer digne.
On ne peut remplacer par des conventions
Le véritable honneur, trésor des nations ;
Des peuples et des rois il est la sauve-garde :
On ne réserve rien alors qu'on le hasarde.
L'Etat qui du dehors n'est plus considéré,
Est près de l'anarchie, ou d'être démembré ;
Des révolutions qu'il empêche ou présage,
Du repos que l'on perd, cet honneur est le gage.

MÉGABISE.

Il l'est de nos malheurs. L'inflexibilité
Accompagne souvent la médiocrité.
Pour vouloir le cacher, vous vîtes trop mon frère ;
Le monde en gémissant connut son caractère.
Xercès pour ses sujets veut les vents et les mers ;
A Neptune en fureur il fait jeter des fers [30].
L'ivresse du pouvoir a produit ce délire
Qui sur les élémens croit affecter l'empire.
De son autorité les prestiges nouveaux,
Pour avoir résisté, font enchaîner les flots.
Par cet excès d'orgueil qu'on aura peine à croire,
Xercès grava son nom au temple de mémoire.
Ce n'est qu'en le flattant que je peux l'appaiser.

---

30) Voyez pag. 185.

D'accord avec lui-même, aidons-le à s'abuser.
Sa volonté toujours croît par la résistance,
Et son plus grand courroux naît de l'impatience.
Hâtons-nous d'arrêter son premier mouvement.
Pour changer ses projets, il ne faut qu'un moment.
Au lion affamé l'on donne une pâture:
L'assoupir un instant, c'est servir la nature.
Cent points sont menacés par ses nombreux vaisseaux;
Son triomphe est certain s'il combat sur les eaux.
Euribiade attend que Mars se détermine:
Thémistocle insulté se cache à Salamine:
L'Athénien, dit-on, abandonnant ses murs,
Sur sa flotte effrayée en cherche de moins sûrs;
Il s'empresse de fuir, et du port du Pyrée
Il va porter ses dieux dans une autre contrée.

LÉONIDAS.

Thémistocle et Minerve auront su l'arrêter.

MÉGABISE.

Vos pareils l'un de l'autre ont trop peu su douter.

LÉONIDAS.

Ne point désespérer de la chose publique,
De tout bon citoyen forme la politique.

SCÈNE II.

LÉONIDAS, MÉGABISE, DIONÉCÈS.

DIONÉCÈS.

J'apprends que Néoclès harangue les soldats :
Tous nos chefs empressés ont couru sur ses pas.
Léonidas connaît ce que peut l'éloquence ;
Par son charme enchanteur on mène à l'imprudence,
Et Néoclès pourrait....

LÉONIDAS.

Je te rends grace, ami.
Va, par la discipline au devoir affermi,
Nul ne peut dans mon camp affaiblir l'équilibre
Qui conserve au soldat les droits d'un homme libre.
Qu'on approuve ou condamne, on n'obéit pas moins :
On m'estime, on me croit ; là se bornent mes soins.
Par ce rassemblement la règle est peu blessée.
Contraindre les discours, enchaîner la pensée,
C'est d'un pouvoir jaloux étendre trop les droits.
Tu viendrais m'avertir si l'on manquait aux lois.

SCÈNE III.

LÉONIDAS, MÉGABISE.

MÉGABISE.

Ah! seigneur, que les lois ont sur vous de puissance!
Je tremble des effets de votre obéissance.
Je frémis que Xercès, par un nouvel effort,
Dans ce jour, dans ce lieu, ne tente encor le sort.
De noirs pressentimens mon âme est alarmée.
Où ne pénètre point une innombrable armée?
Malgré mes pleurs, mes cris qui ne vous sauvent pas,
Je vois déja leurs traits vous frapper dans mes bras.

LÉONIDAS.

Cette mort, des vertus serait la récompense;
Et je la recevrais avec reconnaissance.
Je n'espérais pas tant, lorsque trois cents des miens
Ont juré de périr pour leurs concitoyens.
Je voulais étonner par ce grand sacrifice;
Braver, punir, suspendre, effrayer l'injustice;
Et prouver aux Persans, que pour nous dominer
Il fallait se résoudre à nous exterminer.
J'ai fait plus, j'ai vaincu; Xercès apprend à craindre.
Je vous vois, vous m'aimez : je ne suis point à plaindre.
Quand je succomberais, mon destin serait beau:
Le devoir et l'amour fermeraient mon tombeau.

MÉGABISE.

Et je l'aurais creusé! Ma tendresse inutile,
Dans le frère et l'amant trouve un cœur indocile.
Tous deux vous n'écoutez que votre ambition.
Elle est pour vous sur-tout l'unique passion;
Vous êtes plus coupable, et mon âme flétrie
Gémit encor bien plus de votre barbarie.
Xercès n'est qu'égaré par la soif du pouvoir:
Mais vous, vous resserrez les chaînes du devoir:
Immoler vos amis, vous semble un bien suprême;
Vous mettez votre gloire à me traiter de même;
Nous serions, hélas! frappés des mêmes coups:
Vous le savez, cruel! mon sort dépend de vous.
La sœur du roi des rois serait, par sa tendresse,
Une offrande éclatante et digne de la Grèce.
Des marbres orgueilleux rediraient aux amans
Et votre ingratitude, et mes divers tourmens:
Cet effrayant trophée insultant la nature,
Vous ferait admirer par la race future.

LÉONIDAS.

J'en deviendrais l'horreur, si, pensant comme vous,
On ne condamnait pas votre injuste courroux.

MÉGABISE.

Qu'importe l'avenir? qu'importe ma colère?
Il s'agit de la paix, et non pas de me plaire.

LÉONIDAS.

Je ne donnerai point un conseil dangereux.

MÉGABISE.

J'ose vous implorer, c'est pour les malheureux:
Il peuvent plus que moi; car la pitié vous touche.
Les Grecs et les Persans vous parlent par ma bouche.
Eloignez des mortels le plus grand des fléaux;
Ne faites rien pour moi, mais finissez leurs maux.
N'est-il donc qu'un moyen de terminer la guerre?
Et faut-il à jamais ensanglanter la terre?

LÉONIDAS.

Le calme renaîtrait, si mes faibles avis
Par les Grecs, par Xercès pouvaient être suivis.
Le despote arrogant qui règne à Syracuse,
Qui voulait commander, et dont l'adresse abuse,
[31] Ce Gélon, ami faux du plus heureux parti;
Le Macédonien encor plus perverti,
Le perfide [32] Alexandre, en offrant sa phalange,
Qui divise et menace, et nous flatte, et se venge,
Sont ceux sur qui Xercès peut vouloir dominer:
La Grèce sans regret doit les abandonner.
Ils sont tous deux tyrans, ils sont peu redoutables.
Les princes citoyens sont seuls inébranlables.

---

31) Voyez pag. 194.
32) Voyez pag. 195.

MÉGABISE.

Alexandre et Gélon,[33] j'en crois au moins mes vœux,
Détourneront l'orage ; il tombera sur eux.
Si mon frère voulait s'assurer de la Grèce,
S'il confiait, seigneur, ce soin à ma tendresse ;
Sans vouloir rien de plus, vous trouvant assez grand,
S'il voulait des traités qu'un hymen fût garant,
S'il l'exigeait de nous, que pourrais-je lui dire ?

LÉONIDAS.

Que cet espoir flatteur m'honore et me déchire ;
Que l'on ne peut aimer autant que je le fais ;
Que nos lois... qu'y manquer... que de pareils forfaits
Sont plus grands pour les rois ; que mon trouble est extrême.
Madame, à mon pays je suis plus qu'à moi-même.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BAGOAS.

BAGOAS.

Néoclès dans l'erreur, a rempli mon espoir ;
L'heureux Léonidas n'aura plus qu'à vouloir :
Des soldats et des chefs la puissante influence,
Des peuples et des Grecs obtiendra l'alliance ;
Tout hymen désormais ne sera plus proscrit,

33) Voyez pag. 192 et 235.

Les vainqueurs ont parlé, la raison le prescrit.
Déja des députés à la Grèce assemblée
Vont aller expliquer les desirs de l'armée;
Et nous espérons tous qu'ici Léonidas
Au vœu de cette loi ne s'opposera pas.

LÉONIDAS.

Cette loi deviendra celle de la patrie;
A Sparte, avec délice, elle sera suivie.
(A Mégabise.)
Je n'ose présumer l'excès de mon bonheur:
Si j'ai besoin d'excuse, elle est dans votre cœur.
Lorsque l'espoir renaît, c'est alors qu'on redoute;
Je demande en tremblant, je conjure, et je doute.

MÉGABISE.

Non, vous ne doutez pas, et vous savez trop bien
Que votre cœur toujours s'entend avec le mien.
Vos pénibles refus n'étaient point un outrage;
Le trouble d'ungrand homme est le plus bel hommage.
De consolans regrets se lisaient dans vos yeux;
Et, vous estimant plus, je vous en aimais mieux.
(Dionécès paraît; il descend lentement la montagne qui est à un des côtés du théâtre.)
Vous, venez, Bagoas; écrivons à mon frère.
Vos conseils, mes raisons calmeront sa colère:
Par ces chemins sanglans, quand le jour renaîtra,
Mégabise avec vous vers lui retournera.
(Elle rentre avec Bagoas dans le temple.)

SCÈNE V.

LÉONIDAS, DIONÉCÈS.

LÉONIDAS.

Ce front ferme et stoïque, un regard morne et sombre,
Sur le plus beau des jours vont-ils jeter de l'ombre?
Du camp des Phocéens tu me paraîs venir;
Quel avenir fatal! réponds, dis?

DIONÉCÈS.

L'avenir,
Il n'en est plus pour nous; ma vie est terminée.
Nous ne devons plus voir naître une autre journée.
Ce soleil en tombant s'éteint pour vos amis:
Chez les dieux infernaux nous serons tous unis.

LÉONIDAS.

Quel augure! apprends-moi...

DIONÉCÈS.

Proclamant votre ouvrage,
Un héraut répétait: « Il n'est plus d'esclavage,
« L'hilote est citoyen. Léonidas vainqueur
« A le droit d'affranchir; il en fait son bonheur. »
Tout-à-coup un hilote approche, étonne, avance.
Un fer est dans ses mains; il s'écrie: « O vengeance!
« Que je suis bien puni de tous mes attentats!

« Je pourrais être libre, et ne le serai pas !
« Votre Grèce est détruite, elle avait un esclave.
« J'eusse été citoyen; je vous perds, et vous brave.»
Il se frappe à ces mots. Déja l'avide mort
Semblait lui refuser d'éclaircir mieux son sort.
Des monts Trachiniens il venait de descendre;
On n'en savait pas plus. Enfin on peut l'entendre:
« Maîtres cruels, dit-il, vous n'oublîrez jamais
« Qu'il fallait mieux traiter l'hilote Epialtès.
« Voyez, et frémissez. » Le malheureux expire;
Mais son dernier regard a trop su nous instruire.
Le jour, en finissant, sur le sommet des monts
Nous laisse apercevoir d'immenses bataillons;
Ils sortent des sentiers que leur montra ce traître.
De tous les défilés le Persan est le maître;
Tous par lui sont tournés. Néoclès vainement
Veut rendre aux Phocéens l'espoir, le mouvement:
Soit terreur, trahison, ou défaut de courage,
Leur immobilité [34] livre un dernier passage.

LÉONIDAS.

Il en reste encore un.

DIONÉCÈS.

Voulez-vous l'employer?

LÉONIDAS.

Quoi! Mégabise? ... hélas!

34) Voyez pag. 206.

DIONÉCÈS.

Comptez-vous l'implorer?

LÉONIDAS.

Non. Mais il est permis de pleurer ce qu'on aime,
Et de sentir pour elle, en s'oubliant soi-même:
Mes autres sentimens sont tous à mes amis.
Ici de l'ennemi tes pas sont-ils suivis?
L'approche de la nuit rendra sa marche lente.

DIONÉCÈS.

Néoclès, en cela, remplira votre attente:
Je l'ai laissé flétri d'un affreux désespoir;
Mais s'il ne peut combattre, au moins il se fait voir.
Ce qu'il a rassemblé, près de lui se rallie.
Des Thébains se sont joints aux soldats de Thespie;
Il les fait manœuvrer. D'autres efforts sont vains:
Il paraît méprisé par tous les Phocéens.

LÉONIDAS.

S'ils ne l'écoutent point, il n'a plus leur estime.
Tout chef qu'on abandonne a commis quelque crime.

DIONÉCÈS.

Dans ces jours de terreur et de calamité,
On lit en traits de sang l'austère vérité.
Les vertus sont sans fard, le crime est sans écorce;
Les traîtres sont connus, le faible a de la force.
Un aveugle,[35] Echeclos sort du bourg d'Alpenus.

35) Voyez pag. 210.

Je l'ai vu ; d'un des siens ses bras sont soutenus:
Le bruit sert sa valeur, lui tient lieu de lumière.
Il écoute ; et deux traits font mordre la poussière.
Les dieux, ou le hasard, les avaient dirigés.
Les Persans sont honteux après s'être vengés,
S'arrêtent, font un cri qui l'honore et nous flatte.
Un aveugle en impose.

LÉONIDAS.

Il était Spartiate.

(Les chefs des Grecs paraîssent ; ils forment un groupe dans le fond du théâtre. Les Spartiates en font autant. Les deux groupes sont séparés.)

DIONÉCÈS.

Qu'ordonnez-vous aux Grecs? que de fronts consternés!
Ceux-ci sont abattus ; eux ne sont qu'étonnés.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, les chefs des Grecs et les Spartiates qui s'avancent sur le devant du théâtre, en restant séparés.

LÉONIDAS.

Pour de vrais citoyens il est plus d'une gloire.
Notre triomphe, amis, n'est pas dans la victoire :
Celui qui vous est dû ne dépend point du sort ;
Nous en sommes plus grands lorsque les dieux ont tort.
Vous avez remporté le prix de la vaillance ;
Méritons maintenant celui de la constance.

L'opiniâtreté fait tout dans les combats :
Elle est trop peu pour ceux qui sauvent les états.
La sublime valeur dont l'âme est enivrée,
Par de grands intérêts doit être modérée ;
Le plus noble parti que l'on prendrait pour soi,
Cède au besoin public, il en reçoit la loi.
A donner des conseils ce motif seul m'engage.
J'accepterais de vous des leçons de courage :
Le vôtre, calme et froid, ne saurait se troubler ;
Un simple événement pourrait-il l'ébranler ?
On résiste aisément à ceux qu'on vient d'abattre.
Des ennemis vaincus craindront de nous combattre :
Ils ont appris de nous s'ils sont à redouter.
Un aveugle a suffi pour les épouvanter.
Montrez-vous ; dans l'instant leur effroi va renaître.
C'est pour eux, non pour nous, qu'un esclave est un traître.
Il vient de les livrer à vos puissantes mains ;
De l'enfer sous leurs pas il ouvre les chemins.
Ce matin, fatigués de frapper, de poursuivre,
Vos bras jusqu'en leur camp leur ont permis de vivre.
Aux tentes d'Hydarnès j'ai suspendu vos pas ;
Ces monts, ces défilés ne vous y suivaient pas :
Perdant cet avantage, êtes-vous moins terribles ?
Vous le serez toujours ; vous êtes invincibles :
Les Grecs bravent sans cesse et le nombre et les lieux.
Nos ancêtres jadis ont combattu les dieux ;

Les destins indécis soutenaient la balance.
Des esclaves tremblans ont-ils tant de puissance ?
Ces Persans qu'on immole et qu'on nomme immortels,
Sont de faibles agens des décrets éternels.
Les malheureux, deux fois dans la même journée,
Seront venus chercher la même destinée.
L'implacable Bellone, en les poussant vers vous,
Va les trahir encore, et les livre à vos coups.

(Les Spartiates et les Grecs s'unissent.)

DIONÉCÈS.

Vous parlez, les regards expriment l'espérance;
L'impatient desir, enfant de l'assurance,
Réunit tous les cœurs; nous n'en formons plus qu'un,
Et le moindre retard nous paraît importun.
Spartiates et Grecs, confondus tous ensemble,
Nous voulons imiter un chef qui nous ressemble.

LÉONIDAS.

Que j'aime à voir en vous cette unité de vœux!
L'admirer, en jouir, est tout ce que je veux.
Le ciel, qui des devoirs a réglé le partage,
A l'heureux Spartiate a donné l'avantage;
Notre patrie en pleurs adopta nos sermens.
Vous n'en fîtes qu'à moi, vous Grecs; je vous les rends;
Je n'en réclame qu'un, c'est votre obéissance;
Que ce fruit précieux de votre confiance
L'emporte en cet instant sur tout autre dessein.

Le Mède en s'approchant laisse ouvert un chemin ;
Profitez-en ; [36] volez au secours de vos villes.
Dès que Xercès a pu tourner les Thermopyles,
De vos concitoyens vous voyez les dangers,
Et vous devez sur-tout défendre vos foyers.
Conservez-vous pour eux; quittez-nous, je l'exige;
Partez, exécutez l'ordre qui vous afflige.
Vous, citoyens de Sparte, ô mes chers compagnons!
Qui maîtres de nos jours, de nous seuls dépendons;
Nous qui pouvons ici tout faire pour la gloire,
Engageons nos amis à partir, à m'en croire.
Lorsqu'on obtint le droit d'être aussi grands que vous,
De cet honneur sublime on peut être jaloux.
Parlez-leur du devoir et de l'obéissance :
Vos conseils sur leurs cœurs auront plus de puissance;
Priez et pressez-les, décidez leurs esprits.

(Tous les Grecs et les Spartiates forment un groupe.)

Vous, Mélas et Xanthos, jeunes gens si chéris, [37]
Hommes en qui la force à peine vient d'éclore,
Qui d'une belle vie apercevez l'aurore,
Recevez, remplissez un message important.
Il faut avec les Grecs nous quitter à l'instant.
Aux Ephores, au peuple exposez ma prière;
Devenez leurs enfans. Sois le fils de ma mère,

36) Voyez page 207.
37) Voyez page 208.

Toi, Mélas ; deviens Moi ; par tes soins assidus
Empêche de penser que son fils ne vit plus :
Tu me remplaceras ; ton aimable jeunesse
Chassera les regrets qui suivent la vieillesse.
Toi, Xanthos, va conter leurs vertus, leurs exploits ;
Dis que je fus toujours le plus soumis aux lois ;
Redis aux citoyens, alors qu'ils se rassemblent,
Puissiez-vous tous avoir [38] des fils qui lui ressemblent.

(Il leur donne ses tablettes.)

Ces traits, de vos discours deviendront les garans.

(Aux Grecs.)

Que tardez-vous, amis? ne perdons point de tems.

DIONÉCÈS.

A leur consentement leurs bouches se refusent ;
Ils vous obéiront, mais leurs cœurs s'en accusent.

LÉONIDAS.

De quoi? d'avoir suivi les lois que je vous fais?
Quand on sert son pays, il n'est point de regrets....
Que vos camps conservés brillent de feux sans nombre :
La terreur et la nuit y feront voir votre ombre.
Evitez en partant tous les bruits superflus ;
Que l'on vous craigne encor quand vous n'y serez plus.

(Aux Spartiates.)

Amis, pour rendre ici notre gloire complette,
De tous nos alliés assurons la retraite ;

38) Voyez page 199.

De

De la Grèce aujourd'hui conservons les enfans:
Il faut lui faire en eux le plus beau des présens.

(Les Grecs sortent, les Spartiates restent. Mélas et Xanthos remettent les tablettes à deux Grecs; ils se réunissent aux Spartiates.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté les Grecs.

LÉONIDAS.

Pour nous, qui lui devons du sang ou la victoire,
Je vous l'avais promis, c'est pour nous qu'est la gloire:
Leur départ, de nos coups deviendra le signal.
Que des devoirs pieux et qu'un repas frugal,
Que la sobriété que l'on révère à Sparte,
Qui modère la joie et jamais ne l'écarte,
En soutenant les corps, élèvent les esprits.
Quoi! Xanthos et Mélas...

DIONÉCÈS.

N'en soyez point surpris.
Entraînés par l'élan de leur jeune courage,
Tous deux en d'autres mains ont remis leur message:
Vos ordres seraient vains, ils les braveraient tous;
Ils sont nés pour vous suivre et mourir près de vous.
Combattre est leur devoir, parler en est un autre:
Agir, non raconter, disent-ils, est le nôtre.

LÉONIDAS.

Peut-être que mon ordre eût prolongé leurs jours;
Leur action l'emporte, elle vivra toujours.
C'est lorsqu'on ose plus, qu'il faut que la prudence
Et que l'art des combats secondent la vaillance.
Allons, du dévoûment que l'effrayant pouvoir
Calcule les moyens, et fixe encor l'espoir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE I.

LÉONIDAS, tenant dans une main la tresse de ses cheveux, et dans l'autre le panache enrichi de son casque. Il fait nuit.

LÉONIDAS.

DÉTOURNE tes rayons de nos devoirs funèbres,
Hécate; en te cachant, fais croître les ténèbres;
Nous en avons besoin. Symboles de la mort,
A Mégabise ici vous apprendrez mon sort.
Don qui me fus si cher, sois la preuve fidelle
Que mon dernier desir fut de m'approcher d'elle.

(Il place les cheveux et son panache sur l'autel, de manière qu'ils soient très-ostensibles.)

Je fesais moins à Sparte [39] en dévouant mes jours,
On n'avait pas promis d'en embellir le cours;
Je connaîs maintenant tout le prix de la vie :
L'offrir n'est que la rendre, elle est à ma patrie.
Devoir inébranlable, invincible soutien,
Guide ferme et sacré d'un cœur comme le mien,

39) Voyez pag. 199.

Amour de mon pays, tu règnes sur mon âme!
Souffre qu'un seul instant je sente une autre flâme;
Permets que mes regards se fixent sur ces murs:
Tes éternels décrets n'en seront pas moins sûrs.

SCÈNE II.

LE MÊME, et des Spartiates : plusieurs portent des flambeaux ; d'autres, trois boucliers chargés de cyprès qui laissent apercevoir un grand nombre de tresses de cheveux.

LÉONIDAS aux Spartiates.

C'est à l'autel d'Hercule à recevoir l'offrande
Que nous fesons aux dieux et que l'enfer demande.

(Les Spartiates déposent les boucliers sur l'autel, de manière à ne point cacher le panache et la tresse de Léonidas; ils placent les torches, qui sont au moins au nombre de six, de façon qu'elles éclairent l'autel sans nuire à l'action théatrale pendant le reste de l'acte.)

Hercule obtint la gloire à force de travaux;
Pour se rendre immortel, il mourut en héros:
Comme lui, des tyrans nous purgerons la terre.
Ce n'est qu'en foudroyant que s'éteint le tonnerre.
Sparte a vu commencer nos funéraires jeux:
Malheur aux ennemis! ils finiront chez eux.
Cédons-leur ce passage, il ne peut se défendre.
Ils veulent attaquer: nous, osons les surprendre;

Pénétrons dans leur camp ; allons jusqu'à leur roi :
Nous serons précédés par le trouble et l'effroi ;
La plus profonde nuit nous prêtera son ombre ;
On sentira nos coups, sans en compter le nombre.
L'homme qui veut mourir est toujours le plus fort :
Ils passeront bientôt du sommeil à la mort ;
Et laissant après nous les cris et l'épouvante,
Si de Xercès enfin nous atteignons la tente,
C'est là que lui dictant la justice et la paix,
Sa propre sûreté sera dans nos succès.
Pouvant tout, en ayant un si puissant ôtage,
Le repos des humains deviendra notre ouvrage.
Notre marche offensive, en sa rapidité,
D'une flèche qui part a la vélocité.
Vous connaîssez le but, que rien ne vous arrête.
Songe-t-on aux débris au fort de la tempête ?
Allons jusqu'au grand roi. Mais si le sort jaloux,
Malgré tous les soins pris, se montrait contre nous,
Ministres du dieu Mars, nous expîrons ses crimes :
Tombons, mais écrasés sous le poids des victimes.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DIONÉCÈS.

DIONÉCÈS.

Nos alliés, seigneur, sont tous en sûreté.
Si tel est leur devoir, il n'est point imité.
Les sept cents citoyens [40] que Thespie a vus naître,
Suivis par les Thébains, moins décidés peut-être,
De notre dévoûment partageront l'honneur.
Néoclès ce matin était leur conducteur.
Du bataillon sacré, dont ils tenaient la place,
Ils réclament un droit qui jamais ne s'efface;
Ils veulent triompher ou mourir avec vous.
Des lois qu'on suit à Sparte effet sublime et doux!
L'étranger s'y soumet; l'habitant de Thespie,
S'il osait y manquer, se croirait un impie.
Les vrais républicains s'immolent pour un roi,
Quand ils voyent en lui l'esclave de la loi.
Au rendez-vous commun tous ont été se rendre:
Dans de pareils momens le courage est d'attendre.
On dit que Néoclès, égaré, furieux,
Abandonné de tous, descendait vers ces lieux.

---

40) Voyez pag. 207.

Dans le camp ennemi la paix et le silence
Annoncent le repos, préparent la vengeance.

LÉONIDAS.

Compagnons, pardonnez, si d'autres aujourd'hui
De nos hardis desseins veulent être l'appui;
Inspirer vos vertus, loin d'en ternir la gloire,
Vous rendra, s'il se peut, plus dignes de mémoire;
Du jaloux avenir l'inflexible équité
N'admettra près de vous aucune égalité.
Ce dévoûment sacré, sublime, inébranlable,
A duré trop long-tems pour paraître imitable;
Lorsqu'on l'a combattu, que rien ne l'a détruit,
D'un dessein passager il n'est jamais le fruit.
L'amour de la patrie en ce jour vous enflâme;
A Sparte également il embrâsait votre âme,
Quand vous avez juré de vaincre ou de mourir;
D'apprendre aux ennemis, avant que de périr,
Ce que d'un peuple entier leur fureur doit attendre,
Et si la liberté sait ici se défendre.
Trop aidés ce matin par le nombre et les lieux,
Au milieu de leur camp nous les instruirons mieux.
Arrêtés, consternés, effrayés par leur perte,
Leur âme à la terreur sera toujours ouverte:
Leurs cœurs épouvantés, jugeant des Grecs par nous,
Pour nous mieux honorer trembleront devant tous:
Leur chimérique effroi croira ces monts mobiles.

Sous leurs pas, en tous lieux, créons des Thermopyles,
Et que ce nom par nous soit rendu si fameux,
Qu'il serve encor d'exemple à nos derniers neveux.

(Néoclès paraît au haut de la montagne ; il la descend lentement : il tient une épée nue à la main.)

Regardez Néoclès; sa démarche timide
Est celle d'un coupable, et non pas d'un perfide.
Ne jugeons point trop tôt qui put nous offenser;
S'il rougit de son crime, il pourra l'effacer.
L'instant approche enfin : la lune chancelante
Va bientôt refuser sa clarté défaillante.
Pour la dernière fois, amis, embrassons-nous.
Guerriers, Léonidas attend l'ordre de vous.

TOUS.

Marchons.

SCÈNE IV.

NÉOCLÈS, qui n'achève totalement de descendre qu'au moment où les Spartiates sortent.

NÉOCLÈS.

Je les suivrais; je le voudrais sans doute,
Si, par son sang impur répandu goutte à goutte,
L'infâme Bagoas me rendait mon honneur.
Je venais pour punir ce lâche suborneur.
Il trompa dès long-tems ma facile imprudence;
Il m'ôta mes amis; je perds mon influence :

Par tous les Phocéens je suis abandonné.
Que dis-je? il m'a repris ce qu'il m'avait donné.
N'ai-je pas le premier répandu ses largesses?
Ils ont connu par moi le prix de ses richesses.
Corrompu par l'orgueil, je devins corrupteur;
J'ai voulu dominer: quelle fatale erreur!
Jouet d'un vil ministre, abusé par un traître,
Un être méprisable est devenu mon maître.
Plus que Léonidas je pouvais m'élever :
L'instant était propice; on vient me l'enlever.
De mes concitoyens on paye la faiblesse.
Complice abject et fier, j'avais eu la bassesse
De préparer leurs cœurs pour la corruption.
J'ai donc empoisonné toute ma nation!
J'ai de la soif de l'or su donner l'habitude!
Se mettre à plus haut prix paraît l'unique étude
Effrayante leçon pour tous les factieux!
Dévorés de remords, l'opprobre est fait pour eux.
Ils sentent tôt ou tard leur nullité profonde;
Ils sont bientôt l'horreur et le mépris du monde.
Je m'abhorre moi-même, et dans mon désespoir
Je reste sans projets et je suis sans pouvoir.
Ces funéraires dons sont un secret reproche:
De cet autel sacré je m'éloigne, et m'approche.
(Il pose son épée sur l'autel.)
Du brave Spartiate on y lit les destins :

Que ne puis-je imiter leurs généreux desseins!
Lycurgue leur laissa des rois pour les conduire;
Nous n'avons que des chefs qui veulent se détruire:
Pour être les premiers, ils se sont tous vendus.
Phocée est dans les fers, et les Grecs sont perdus.
Par combien de dégoûts mon âme fut flétrie!
Mais que ne peut un roi veillant pour la patrie!
Le juge des devoirs sait les rendre plus doux;
Pour aller à la mort, les Grecs le suivaient tous.
Ce froid Léonidas, né dans le rang suprême,
Ne connaît pas non plus ce qu'on sent quand on aime;
S'il avait pu brûler, ainsi que je le fais,
Peut-être qu'il aurait surpassé mes forfaits.
Il ne me reste plus qu'à combler leur mesure.
J'ai trompé ma patrie; aux dieux fesons injure;
Violons tous les droits de l'hospitalité;
Enlevons Mégabise à la divinité:

(Il reprend son épée.)

Pénétrons dans ce temple, et malgré la prêtresse,
Poignardons Bagoas, entraînons la princesse:
S'il le faut, que leurs corps me servent de remparts....

(Il monte sur le péristile du temple, et s'arrête.)

Insensé! soutiendrais-je un seul de ses regards?
Ce front majestueux, cet œil fier et si tendre....
Quels longs gémissemens ici se font entendre?
L'écho, se répétant dans le fond des vallons,

Des blessés, des mourans porte les tristes sons.

(Il va vers le fond du théâtre.

Le Spartiate altier s'immole des victimes.
Dieu de la Liberté, vous me sauvez des crimes;
Vous ranimez mes vœux, et vous guidez mes pas:
Oui, je saurai mourir comme Léonidas.

(Il prononce très-haut les trois vers précédens, et surtout le dernier.)

SCÈNE V.

MÉGABISE, sortant du Temple à l'instant où NÉOCLÈS, s'éloigne.

MÉGABISE.

Léonidas, ton nom a frappé mon oreille;
Je te vois quand je dors, tu me suis quand je veille.
Si près du jour heureux qui va finir nos maux,
Se peut-il que mon cœur se refuse au repos?
Qu'on succombe aisément sous son inquiétude!
Je ne peux supporter ma triste incertitude.
Bagoas connaît mal tout le prix d'un moment.

(Elle regarde le fond du théâtre, en tournant le dos à l'autel.)

Hydaspe ne vient pas; on l'attend vainement:
Lui seul pouvait porter nos lettres à mon frère.
On risque toujours trop alors que l'on diffère.

Peut-être qu'à l'instant où paraîtra le jour,
La guerre et ses fureurs feront taire l'amour.
Ah! j'ai trop écouté l'affreuse répugnance
Qui semblait m'éloigner d'un chemin de vengeance,
Dont la terre abreuvée et teinte encor de sang,
M'aurait fait insulter au malheur du Persan.
Braver, pour l'empêcher, le tableau du carnage,
Eût été, je le sens, un acte de courage;
Mais de Léonidas je suis ici l'appui,
Et j'étais dans ce temple un peu plus près de lui.
Xercès ne voudra point qu'au milieu des ténèbres
(Elle aperçoit l'autel et les torches qui l'entourent.)
On hasarde mes jours.... Mais quoi? des feux funèbres!
J'ai ouï dire qu'à Sparte, appelant le repos,
On invoquait ainsi tous les dieux infernaux;
Que des cheveux coupés devenaient leurs prémices,
Qu'aux soldats dévoués ils les rendaient propices.
Que vois-je? se peut-il? en croirai-je mes yeux?
Son panache! une tresse! est-il vrai, justes dieux?
Je me laisse abuser; une crainte trompeuse....
Léonidas! qui, lui? Regardons, malheureuse!
Aurais-je pu penser, quand je fis ce présent,
Que j'apprendrais ainsi la mort de mon amant?
Quelle fatalité terrible, inconcevable,
Peut rendre le trépas au bonheur préférable?
Lorsqu'au déclin du jour il était en ces lieux,

Ses traits peignaient la joie, il semblait m'aimer mieux.
Par la voix du devoir cessant d'être gênée,
Sa grande âme à l'amour s'était abandonnée ;
Il n'en rougissait point, il était tout à moi :
Son cœur par ses regards m'avait donné sa foi ;
Et presque au même instant, il offre aux Euménides
Tous ces dons préparés par des mains homicides.
Les voilà, ces cheveux, symboles de la mort !
Ce gage de mon cœur me prouve trop mon sort :
Il n'a pu le quitter qu'à son heure dernière.
Peut-être a-t-il voulu m'annoncer la première
Qu'il allait s'immoler, qu'il courait au trépas.
Que n'ai-je pu me mettre au-devant de ses pas !
Je l'aurais arrêté. Mais si d'une furie
Il avait dans son sein reçu la barbarie,
Avant que de partir il m'eût percé le flanc ;
Il n'aurait pu périr que couvert de mon sang.
Le Mède, adorateur de celui de son maître,
Aurait fui mes regards dès qu'ils m'eût vu paraître.
Bouclier d'un amant, j'aurais paré leurs coups :
Les recevant pour lui, qu'ils m'eussent été doux !
La tendresse a toujours su donner le courage,
Et c'est au sentiment à dominer la rage ;
Le mien s'épuise en vain : que lui sert-il, hélas !

SCÈNE VI.

BAGOAS, sortant du Temple.

MÉGABISE.

Ministre insidieux, rends-moi Léonidas.

BAGOAS.

Pardonnez, mais j'ignore....

MÉGABISE.

Ah! si ta main hardie
Confond la politique avec la perfidie....
Tremble; apprends que Xercès en croira plus sa sœur;
Que du moins par orgueil il aime encor l'honneur.

BAGOAS.

De ma fidélité quelle est la récompense!

MÉGABISE.

Regarde, et réponds-moi; que veux-tu que je pense?

BAGOAS.

Je respecte et j'admire un don fait par l'amour;
Je m'étonne en voyant qu'on le quitte en ce jour.

MÉGABISE.

Puisqu'il le donne aux dieux, c'en est fait de sa vie:
Une pareille offrande est de la mort suivie.

BAGOAS.

Quel motif aurait pu causer son désespoir?

MÉGABISE.

Que tu le connaîs mal ! s'il meurt, c'est par devoir ;
De trouble ou de fureur il est trop incapable :
Hélas ! son seul défaut c'est d'être inébranlable.
Agir par désespoir, peut-on l'en soupçonner ?
Le malheur le plus grand n'aura pu l'étonner ;
S'il a dû succomber sous un noir artifice,
Du moins il n'a pas cru que j'en étais complice.
S'il l'avait pu penser, ah ! comble du malheur !
Viens me justifier, viens servir ma douleur.

BAGOAS.

Qu'osez-vous ordonner ?

MÉGABISE.

Moi-même je l'ignore ;
Mais je prétends sauver un héros que j'adore.

BAGOAS.

Daignez croire un peu moins cet indice effrayant ;
Le bruit d'un tel malheur pourrait-il être lent ?
Tout semble ici plongé dans une paix profonde.
Le calme de la nuit est le repos du monde :
Il règne dans ces lieux.

MÉGABISE.

Dans mon cœur déchiré
L'enfer avec l'effroi serait-il donc entré ?
Ces soupçons, ces terreurs, tourmens des misérables...
Je crois voir des Persans les armes exécrables....

Tournez tous contre moi vos parricides bras;
C'est la sœur de Xercès; vous n'acheverez pas.
Traîtres, quoi! vous frappez? c'en est fait, je succombe.

(Elle porte la main sur l'autel, et elle s'en éloigne avec horreur.)

En touchant cet autel, je sens ouvrir ma tombe.
Léonidas n'est plus.

BAGOAS.

Hydaspe que j'attends,
A se rendre en ces lieux ne peut tarder long-tems.
Au plus haut de ces monts on croirait que l'aurore
Semble prête à paraître et déja les colore.

(L'aurore commence à paraître faiblement; elle croît avec la plus grande lenteur pendant la scène septième.)

MÉGABISE.

De ces sombres flambeaux l'odieuse clarté,
De la profonde nuit fait voir l'obscurité.
Ces rochers sourcilleux sont plus épouvantables:
Ne vois-je pas changer leurs formes redoutables?

SCÈNE

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HYDASPE.

BAGOAS.

Hydaspe, est-ce enfin toi? qui t'a pu retenir?

HYDASPE.

La crainte du présent, l'espoir de l'avenir.

MÉGABISE.

Que fait Léonidas? que faut-il que j'espère?

HYDASPE.

Son bras en cet instant immole votre frère.

MÉGABISE.

Xercès? Quoi! l'on pourrait...

BAGOAS.

Quel malheur imprévu!

HYDASPE.

Cent cris l'ont répété, mes yeux l'ont presque vu.
Les Grecs de notre camp ont su franchir l'espace;
Dans la tente royale [41] ils ont fait crier grace:
Du roi des rois sans doute ils tranchaient les destins.
Par les morts, par le sang tous les feux sont éteints,
On ne se connaît plus; l'illusion perfide
Egare tous les bras, l'épouvante les guide.

---

41) Voyez pag. 208 et 209.

Aux lieux qu'ils ont quittés on voit des ennemis ;
Et pour comble d'horreur, on frappe ses amis.
Contagion terrible, inconcevable, extrême !
Tout un camp fuit, et frappe ; il s'immole lui-même ;
Et le seul Spartiate, avec Léonidas,
Auront bientôt conquis le plus grand des états.

BAGOAS.

Où sont les autres Grecs ?

HYDASPE.

Plus fort par sa faiblesse,
Leur chef, pour les sauver, les renvoye à la Grèce.

BAGOAS.

Quel étonnant parti !

MÉGABISE.

Mais qui peut l'y forcer ?
Il triomphait assez, en osant résister.
Non, je ne croirai point qu'une affreuse vengeance
Ait de Léonidas égaré la prudence :
Non, malgré tes discours, je ne crains que pour lui.
Xercès a tout son camp et le jour pour appui.
Une vaine terreur ne peut être durable ;
La clarté qui paraît, la rend peu redoutable.
Pour mon frère aujourd'hui je ne saurais trembler ;
Mon amant veut le vaincre, et non pas l'immoler.

HYDASPE.

Quand le soleil hier finissait sa carrière,

Aurait-on pu douter d'une victoire entière ?
L'hilote Epialtès a rempli nos desseins ;
Les défilés tournés sont tous entre vos mains.
On dit qu'il s'est puni, qu'il s'est rendu justice.
J'ai craint que cet esclave ait nommé son complice ;
Et chercher à vous voir, eût trahi vos projets :
Ils sont tous achevés.

MÉGABISE à Hydaspe.

Dis plutôt ses forfaits.

(A Bagoas.)

Tu voulais me cacher ce complot détestable ;
En vois-tu maintenant l'effet inévitable ?
Ton maître est en danger ; je perds Léonidas.
Puisse du moins ta mort punir tes attentats !
Tes pareils sont formés pour l'opprobre du monde ;
Le crime uniquement dans leur cœur se féconde :
Ton art est de tromper ; ce poison séducteur
Fait de ta politique un talent destructeur.

BAGOAS.

Je respecte un courroux que la tendresse excite.
Pour être mieux jugé, j'attends la réussite.

(A Hydaspe.)

As-tu vu Néoclès ?

HYDASPE.

Quelques soldats Thébains,
De par-tout entourés, étaient encore aux mains ;

Quitter le Spartiate en sa course rapide,
Avait été pour eux perdre leur seule égide;
Ils demandaient la vie. On a vu Néoclès,
Avec de tels soldats, prétendre à des succès;
Il voulait les contraindre encore à se défendre:
Ils ont été bientôt obligés de se rendre. [42]
Néoclès furieux n'a voulu que la mort.

MÉGABISE.

Léonidas, ô ciel! a-t-il un pareil sort?

HYDASPE, regardant dans le fond du théâtre.

Dans ce vallon obscur, une troupe s'avance.

BAGOAS, à Mégabise.

Ah! rentrez dans le temple, et croyez ma prudence.

MÉGABISE.

Je te croirais, qui! toi?

BAGOAS.

Je devrais m'en flatter.

MÉGABISE.

Je te méprise trop, garde-toi d'en douter.

HYDASPE.

Seigneur, ce sont des Grecs.

BAGOAS.

Hâtez-vous, le tems presse.

MÉGABISE, en s'approchant de l'autel.

Je les attends ici.

---

42) Voyez page 210.

BAGOAS.

Appelons la prêtresse ;
Fesons parler pour nous les organes des dieux.

MÉGABISE.

Lâche ! va, pour jamais, ôte-toi de mes yeux.

SCÈNE VIII.

MÉGABISE, LÉONIDAS, DIONÉCÈS et quatre autres Grecs blessés, entre lesquels sont MÉLAS et XANTHOS ; LÉONIDAS est soutenu par les quatre Grecs.

DIONÉCÈS.

S'il nous ont accablés, c'est par des traits sans nombre.

(Le haut des montagnes s'éclaire de plus en plus ; mais le fond du vallon, c'est-à-dire le théâtre, reste toujours dans l'obscurité.)

La nuit à notre gloire a refusé son ombre.
Le soleil dans la Perse est sur-tout adoré ;
C'est lui seul qui les sauve ; [43] il s'est plus tôt montré.
De cinq soldats blessés ils craignent le courage ;
Et leur foule en s'ouvrant a fui notre passage.
Ranimons nos esprits, rappelons nos efforts ;
Au pied de cet autel nous tomberons tous morts.
Léonidas mourant y veut finir sa vie :
Sa volonté toujours sera par nous suivie.

43) Voyez pag. 208.

MÉGABISE.

Ah! c'est moi qu'il y cherche. Est-ce lui que je vois?
Regarde Mégabise; entends encor sa voix,
Mon cher Léonidas; que ta bouche adorée
Console au moins d'un signe une amante éplorée:
Permets-lui de te suivre. Ah! mes tristes accens
Ont fait tourner sur moi ses regards expirans.

LÉONIDAS.

J'ai servi ma patrie, et voilà ce que j'aime.
Amis, grace à vos soins, je goûte un bien suprême.
Jusqu'au dernier soupir je serai donc heureux!
Tous mes braves amis ont été vertueux.

MÉGABISE.

Quel funeste bonheur! ô sort trop déplorable!

LÉONIDAS.

Ne leur refusez pas une main secourable.
Je ne sens plus mes maux, votre bras me soutient:
Tout leur sang répandu se mêle avec le mien;
De notre liberté c'est le ciment terrible.

(Les Mèdes et les Persans commencent à paraître sur la montagne opposée: Mégabise et les Spartiates, occupés de Léonidas, ne les voient pas.)

Croire asservir des Grecs, c'est vouloir l'impossible.
Amis, unissons-nous; j'aperçois nos tyrans:
Que nos derniers regards soient pour eux effrayans.

SCÈNE IX^e ET DERNIÈRE.

LES MÊMES. BAGOAS, avec les prêtresses, paraîssent à la porte du temple : tous les monts du côté opposé au temple et à l'autel sont couverts de Persans et de Mèdes, avec leurs arcs tendus, et leurs traits prêts à être lancés. Les Spartiates se couvrent de leurs boucliers, et, en se soutenant mutuellement, forment une espèce de tortue imparfaite, en fesant un faible mouvement en avant.

MÉGABISE, aux siens, et en s'avançant.

Perfides, osez-vous ?

(Les Mèdes et les Perses lancent leurs traits : tous les Spartiates tombent, et Mégabise est percée d'une flèche. Le fond du théâtre se remplit de Mèdes.)

BAGOAS, sur le péristile; il y reste après avoir parlé.

O crime abominable !
Mégabise est frappée ; imprudence coupable !
Traîtres, du roi des rois vous immolez la sœur.

(Le théâtre s'éclaire totalement. Les Perses et les Mèdes expriment par leurs gestes leur étonnement et leur douleur.)

MÉGABISE, s'appuyant sur l'autel, entourée des Spartiates morts, et montrant le corps de Léonidas :

Ils l'avaient déja fait en lui perçant le cœur.

(Les prêtresses descendent du temple, soutiennent et secourent Mégabise, en l'approchant du bord du théâtre.)

Je consens qu'un moment on prolonge ma vie.
Des regrets de Xercès ma mort sera suivie.
Mais je prétends à plus; digne de mon amant,
Je servirai les Grecs en cet affreux moment.
A mon frère aujourd'hui j'ai le droit de tout dire;
Je le paye assez cher; et je dois lui prédire
Que de vaincre la Grèce il s'est trop tôt flaté :
Bonheur, force et pouvoir, sont dans la liberté.

FIN.

CRITIQUE
ET VARIANTES
DES
THERMOPYLES.

CRITIQUE
ET VARIANTES
DES
THERMOPYLES.

Les Anglais ont le talent de composer, ou la patience d'écouter, après une tragédie finie, des vers qui retracent encore ce qu'on vient d'entendre ou de lire. Les complimens faits aux spectateurs, d'éloquentes et spirituelles excuses, ce qu'on appelle *humour* en anglais, mot qui serait mal traduit même par une périphrase, et le charme de la déclamation, peuvent, sur les théâtres de Londres, faire réussir les épilogues. En hasarder à Paris, ce ne serait qu'épiloguer. Le Français veut faire lui-même l'application de la fable ; la morale ferait bâiller : quand il a *damné* la pièce, pour se servir encore d'une expression anglaise, si elle ne l'est

pas pour l'éternité, il ne permet point qu'on appelle, sur le champ, à lui-même de son jugement; et lorsqu'il a daigné applaudir, il n'a pas besoin qu'on lui dise pourquoi il l'a fait.

Le magique et superbe monstre lyrique, l'Opéra, qui se permet tout, et qui ne marchait jamais sans des préfaces de musique, de danses et de mots, a renoncé aux prologues; on ne les y emploie que rarement. L'exemple de celui des *Ménechmes Grecs* est une grande autorisation; il place si bien le spectateur au milieu des mœurs et des gens qui vont vous intéresser, qu'on a voulu l'imiter. La faute n'est donc pas dans ce que cette tragédie a été amplifiée par un prologue, mais dans ce qu'il n'a pas l'art de transporter aux Thermopyles.

Il aurait peut-être été préférable de dire simplement: « Français, vous êtes au milieu « de l'année 1791, et voilà ce que firent les « Spartiates du tems de Léonidas. » L'auteur aurait dû alors ajouter un épilogue parfai-

tement convenable ; il aurait dit avec autant de vérité que de laconisme : « Ce mauvais « ouvrage a été composé à bonne intention. »

On aurait ensuite pu raconter, dans une note médiocrement intéressante, la généalogie entière de cette pièce, et ce qui l'a fait écrire ; on aurait dit : « Il y a vingt-sept ans que le Gouvernement commit des erreurs sur un pays dont il avait pris de fausses idées, et il eut le mérite de vouloir les corriger presque sur le champ. Une assemblée, appelée nationale, parce que les négocians y furent consultés et votans, et qui était coloniale, car le commerce d'Europe, qui fit les colonies, se soutient par elles, et est aussi elles, fut le moyen préféré. Les colons donnèrent (car on n'exigea rien) les plus grandes marques de patriotisme ; le procès-verbal, imprimé en date du 11 juin 1764, les prouve. Le *Siége de Calais* fut joué au Cap Français pendant l'assemblée ; cette pièce, qui en est une ; ce que n'est peut-être pas le présent drame, fut ap-

plaudie, dans certains endroits, avec des transports qui devinrent le présage de ce qu'on allait faire; ils servirent à encourager l'administrateur; ils lui prouvèrent, de plus en plus, combien les habitans de Saint-Domingue étaient de bons Français; et cela valut au *Siége de Calais* l'honneur d'être la première tragédie qui ait été imprimée et distribuée dans notre Amérique : pays dans lequel la raison perd de sa force, dès qu'on y révolte l'esprit ; contrée où l'on persuade, où le cœur entraîne, où il domine l'intérêt, mais où l'on ne commande pas, et dans laquelle on obtient d'autant plus que l'on ordonne moins; climat qui ne souffre que des plantes indigènes. Prétendre y faire éclore de force, ce serait consumer les meilleurs germes; ce serait, au moral comme au physique, retarder tout au moins l'accroissement des fruits qui promettent le plus. »

Citer ce que l'ancien régime a fait il y a plus d'un quart de siècle, ne peut être une

adulation, et le nouveau régime est au dessus des exemples. Oser parler de ce qui fut, n'est pas non plus un acte de courage; ce n'est que payer la dette de l'honnêteté; c'est parler en homme qui se montra et qui est l'ami des noirs et des colons. Les lecteurs, qui ont l'indulgente bonté de daigner faire attention à tout, pourront croire qu'avoir nommé les noirs avant les blancs, est tout au moins une étourderie de lèse-couleur. Point du tout; celui qui écrit place les noirs les premiers, parce qu'il plaide encore plus leur cause que celle des colons, et parce qu'il a été l'obligé des esclaves avant que d'être celui des maîtres.

On aurait enfin motivé la ridicule et trop énorme étendue d'une pareille note, en y ajoutant : « Cette anecdote minutieuse a « inspiré le radotage des Thermopyles; « elle en est l'histoire. »

Les critiquer, c'est leur faire trop d'honneur; chaque scène et chaque vers exigeraient un article. Citer quelques variantes,

est déja une assez grande fatuité; la critique ne sera pas plus étendue.

ACTE I.

LA scène deux du premier acte doit consommer le temps nécessaire aux scrutateurs, pour vérifier et pour remplir leurs fonctions; mais le bavardage de Léonidas n'a rien du laconisme d'un roi spartiate; il aurait pu se dispenser de citer ce que Thémistocle n'avait probablement pas encore dit à Salamine; et le fameux *Frappe, mais écoute,* par lequel cet Athénien répondit à la canne levée du Lacédémonien Euribiade, n'est pas assez clairement désigné; il faut, pour oser dire *écoutez,* que l'on ait l'éloquence de Thémistocle.

On voit bien que l'auteur veut rappeler qu'Athènes ne fournit pas son contingent aux Thermopyles; il cherche en même temps, par le petit quatrain dans lequel il peint les Athéniens, à les comparer aux Français. Nous pouvons nous passer aujourd'hui

jourd'hui d'un tel compliment : nous devons, nous voulons plus ; il faut nous montrer Spartiates, autant que vingt-cinq millions d'hommes peuvent l'être. Nous serons des Lacédémoniens en lois, en gouvernement et à la guerre ; et nous serons Athéniens en commerce, en navigation, en colonies, et sur nos théâtres.

La variante qui suit peut être préférée ; elle annonce que la pièce sera plus dogmatique que remplie d'action.

Renvoi au vers 18e. de la scène deux, page 24.

Être le chef des Grecs, n'est qu'un devoir de plus.

DIONÉCÈS.

Ce devoir est flatteur, lorsqu'il accroît l'empire.

LÉONIDAS.

Je n'ai point, Dionécès, le fastueux délire
D'aimer à commander, d'étendre mon pouvoir :
Si tu crois que j'en eus le dangereux savoir,
Rendre mon peuple heureux, fut bien plus mon étude ;
Je m'en suis toujours fait une douce habitude ;
Du grand métier de Roi je supporte le faix,
En ayant des amis, et jamais des sujets.
De nos concitoyens j'acquis la confiance :
Si je règne sur eux, c'est par reconnaissance.

Pour eux seuls j'ai perdu l'heureuse liberté
Que l'on ne trouve, ami, que dans l'égalité.
Ce don si précieux, présent de la nature,
Est le premier des biens que goûte une ame pure :
Tout homme est malheureux dès qu'il n'a point d'égaux.

DIONÉCÈS.

Aimez-vous mieux, Seigneur, combattre des rivaux ?
Et cette égalité, dont à Sparte on se pique,
Alors qu'on l'apprécie, est par trop chimérique.
C'est corriger en vain les décrets éternels,
Que vouloir la placer au milieu des mortels :
Esprit, force et talens, nous font tous dissemblables.

LÉONIDAS.

Eh bien, plus que les dieux, osons être équitables :
C'est pour y parvenir que nous avons des lois ;
C'est pour les conserver, qu'on se donna des Rois.

DIONÉCÈS.

On s'abuse en voulant surpasser la nature :
Cet orgueilleux projet semble lui faire injure ;
Et, pour nous en punir, ses mains ont créé l'or.
Tout homme est dominant, s'il possède un trésor :
Ce qu'il ne peut lui-même, à l'autre il le fait faire ;
Il n'est plus mon égal ; et ce partage agraire,
Dont l'instant qui le suit détruit l'égalité,
Fait que l'argent peut plus sur notre liberté.
Dès que pour s'élever ce moyen est l'unique,
La soif d'un vil métal est la perte publique.
Les dieux, pour nous sauver, ont fait plus d'un poison ;
Un seul enivre trop notre faible raison.

LÉONIDAS.

Le devoir et les lois font plus que la richesse.
Si c'était un défaut qu'un excès de sagesse,
L'estime que l'on a pour ses concitoyens
Est, pour vaincre et régner, le plus beau des moyens.
De nos Grecs réunis j'estime la vaillance,
Mais je n'ai pas pour tous la même confiance.

Renvoi au vers 33e. de la même scène.

Ceux qui nous ont suivis n'ont été qu'entraînés.

Ne faire DIONÉCÈS que de trois syllabes, est peut-être une faute de versification. Si c'en est une, l'oreille se trouvera encore blessée dans le mot CONSTITUTIONNEL, aussi peu usité sur le théâtre.

Cette scène, et beaucoup d'autres, ressemblent, dans cette pièce, à certains vers qu'on mesurait à la toise ; elles peuvent s'alonger ou se raccourcir à volonté. Par exemple, si l'on voulait ajouter ce morceau de conversation entre Léonidas et son confident, à l'épisode de Thémistocle et au portrait des Athéniens ; si l'on se décidait à donner tout le temps aux scruta-

teurs de vérifier, et aux spectateurs de commencer à bâiller dès la seconde scène, il ne s'agirait que de retrancher les deux vers ci-dessus qui suivent celui,

Est, pour vaincre et régner, le plus beau des moyens.

et on reprendrait alors la scène au vers,

Lorsqu'Athène avec nous balançait la fortune.

Oter tout ce fatras-là vaudrait encore mieux. Brusquer ainsi le scrutin, serait, à la vérité, en blesser la régularité; mais cela ne paraîtrait qu'une licence poétique, préférable peut-être à l'ennui. Il ne s'agirait alors que d'intercaller les deux vers,

De nos Grecs réunis, etc.

après celui

N'est qu'un devoir de plus,

et avant les deux vers,

Ceux qui nous ont suivis, etc.

Un aussi lumineux détail vaut bien: « Coulez, coulans ruisseaux, murmurez « sans murmures. » On ose dire, après l'a-

voir fait, que le fameux abbé si justement nommé le Patriarche de l'Opéra, ne se montra jamais plus accommodant pour ses pratiques.

La scène trois offre une nomenclature fastidieuse : ce n'est qu'une difficulté vaincue. Le devoir d'un historiographe est de nommer, celui du poète est de peindre. Homère, qui varie si bien les nuances, s'endort quelquefois en fesant la revue, nation par nation, de toutes les petites peuplades de la Grèce, et un poème épique n'est pas une tragédie. On doute que le serment pût faire pardonner l'appel.

La scène quatre est bien au dessous de la scène d'ambassadeur qui est dans Brutus, et elle lui ressemble trop.

La scène cinq serait probablement la dernière, si elle était jouée. Néoclès imprudent et vénal, patriote intéressé, sans principe, et dont le seul caractère, malgré sa folle ambition et son amour aveugle, est de chérir encore la liberté, ne peut que

la défendre mal contre Bagoas qui, dans cet endroit, et sur-tout dans la scène première du troisième acte, n'est pas aussi eunuque qu'il a été annoncé. Il est bon, sans doute, que ce Mède, plagiaire de M. Burke, dénonce les dangers de l'anarchie, et les faux démagogues qui couvrent leurs vices ou les crimes, du beau nom de patriote; mais il aurait fallu, pour empêcher que les aristocrates ne pussent applaudir avec d'autant plus d'acharnement, qu'ils aimeraient à faire tomber la pièce, que ce fût Léonidas qui répondît victorieusement, et qui détruisît les accusations et les imputations de Bagoas : ce ministre, lorsqu'il les rend trop générales, s'exprime alors véritablement en eunuque, qui ne particularise jamais rien.

Les peuples mal régis par des lois disproportionnées à leur étendue, peu convenables pour leur position, ou à leur caractère, et les gens tels que Néoclès, ou qui sont encore plus criminels que lui,

pourraient seuls se reconnaître. L'auteur, fort de son propre patriotisme, a peut-être commis exprès cette mal-adresse ; il aura voulu sacrifier son succès à ce qu'il croit utile : il l'est, que le peuple entrevoie souvent, dans toute leur atrocité, les résultats qu'il faut qu'il redoute. On doit mettre sous ses yeux les différens masques que pourraient employer les factieux et les fourbes ; il faut lui montrer les gens qui se cachent pour l'égarer. Les plus futiles occasions acquièrent quelque utilité, si elles servent à répéter sans cesse, que les ennemis de la Constitution et de toute espèce d'ordre ne peuvent être trop indiqués : la nudité de leurs vues est plus choquante, lorsqu'elle se montre seule et sans contradiction ; elle se suffit alors à elle-même pour inspirer et l'horreur et l'effroi. Le tour de Léonidas, celui du véritable patriotisme, viendra ensuite.

ACTE II.

A l'acte du parlage, qui est le premier, succède celui des préparatifs et de l'amour. La tendresse, soit comme action, soit comme sentiment, n'est, dans cette pièce, qu'en seconde ligne. Le passage du défilé est le sujet; l'amour de la patrie est le premier moteur.

C'est parler en maréchal-des-logis qui donne un itinéraire, mais ce n'est pas faire des vers que de dire « un terrain douteux. » Ces deux mots expriment, dans l'idiôme militaire, un terrain qui a l'air solide et qui ne l'est point, qui porte dans certains endroits et qui enfonce dans d'autres.

Le vingt-quatrième vers de la scène trois ne désigne pas assez clairement la façon dont l'histoire dit que Xercès fesait le dénombrement de ses troupes: elles passaient successivement dans un espace fermé qui ne pouvait en contenir que dix mille à la fois. Ce vers indiquerait peut-être moins

mal cette étrange manière de faire l'inspection, si, au lieu de mettre,

Est-il vrai que ton Roi nombre ses bataillons,
Sans daigner s'informer du mérite et des noms?

il y avait

Est-il vrai que ton Roi nombre ses bataillons,
Comme un boucher cruel entasse des moutons?

L'expression et le tableau seraient trop au dessous du ton tragique, mais la chose paraîtrait un peu plus indiquée; elle exige une troisième et meilleure manière, celle du talent.

Après le soixante-quatrième vers, on pourrait ajouter :

Qui permet la fierté, qui promet la puissance;
Qui, partageant la gloire, accroît sa jouissance;
Par qui tout citoyen se sert, et sert l'État,
Lorsqu'il sème ou construit, qu'il enseigne ou combat.

Proférer le seul nom de la Liberté suffit pour la peindre aux yeux de ceux qui l'aiment : son portrait deviendrait plus faible, parce que ces quatre vers le sont; il est donc moins mal de l'avoir laissé trop court.

La scène six n'est qu'un *ana* des Thermopyles ; on a voulu y rassembler trop brusquement trois phrases que l'histoire a conservées. L'auteur sent si bien qu'elles sont mal amenées, qu'il en demande pardon dans le prologue.

ACTE III.

Le troisième acte est celui de l'attaque repoussée; c'est aussi celui où Bagoas prête encore aux fausses applications : cet inconvénient est presque impossible à éviter. Les pinceaux de la calomnie ont le funeste droit de pouvoir dénaturer les couleurs qu'on emploie ; l'opposition des caractères exige qu'on se serve de toutes ; et les esprits prévenus ou échauffés, voient ce qu'on a été bien éloigné de penser.

Les sectateurs seulement *apparens* des grandes vérités, ne sont pas ceux qui les croient; et s'ils ne les partiquent point, ils ne peuvent être confondus avec les vé-

ritables amis de la vertu. La soif du pouvoir n'est pas non plus le respectable besoin que sent le génie de se rendre utile : en cédant à cette honorable impulsion, en ne la cachant point, en ayant le courage honnête de la proclamer, l'homme obéit à l'heureux instinct de la nature ; elle lui fait desirer l'action, il remplit le devoir du citoyen qui l'appelle au travail. Ce besoin fut toujours le premier trésor des États ; il en fait la gloire, il en est la ressource.

La conduite de Léonidas a paru la meilleure réponse que l'on puisse faire à l'espoir que fonde Bagoas, sur le principe si digne d'un eunuque qui n'a jamais su vaincre,

Qu'un vainqueur rarement doute de son pouvoir.

Il est dans l'ordre ordinaire du cœur humain, d'être d'autant plus attaché à une chose, que l'on vient de contribuer davantage à la défendre et qu'on l'a mieux servie.

L'amour-propre d'être le chef d'un peuple vraiment libre, est le seul orgueil

digne d'un Monarque ; ce prince peut, dans la balance de l'univers, plus que les autres Rois ; l'avenir le prouvera : il est donc davantage qu'eux. Ce ne sont pas les adulations de l'intérêt personnel, l'obéissance passive, ou les formes intérieures, qui font l'éclat du trône ; c'est la considération réelle, c'est l'influence que la nation a chez l'étranger, c'est le bonheur de la paix qu'elle y répand ou qu'elle y entretient, qui forme la gloire du Monarque. Celle du nôtre consistera dans l'estime que l'on y aura pour le nom Français ; dans la protection, toujours aussi vigilante que prépondérante, que ceux qui parlent au nom de la Nation, et qui représentent le Roi, doivent au citoyen négociant ou voyageur qui n'aura point blessé les usages du pays, et dans la dignité avec laquelle la force nationale environnera, pour ainsi dire, en tous lieux, le moindre individu Français qui aura raison.

L'importance personnelle et la justice

individuelle sont désormais une propriété de l'homme justement appelé Franc; elle accompagnera sans cesse le plus faible d'entre nous. Ce ne sont plus des conquêtes qu'il faut au Roi des Français; c'est la conservation et la défense légitime de chaque citoyen, qui formeront son ambition. Les Anglais connaîssent aussi celle-là; ils ont imité les Romains dans ce sublime article du droit public: aussi ont-ils acquis l'honneur de pouvoir dire, la majesté du peuple anglais.

Presque tous les souverains, grands ou petits, Allemands, Italiens, et même ceux de l'Angleterre, ont été de tous les temps, et sont encore servis à genoux: les nôtres, qui ne le furent jamais ainsi, en ont-ils été moins considérés? Le Français aimait déja l'honorable prérogative qui le distinguait dans les autres cours; il s'y refusait hautement à un cérémonial inusité dans la sienne.

La simple vérité de l'histoire des Ther-

mopyles prouve, bien plus que la pièce, ce que produit, à la guerre, l'exemple d'un Roi constitutionnel. Si la méfiance, fruit amer d'une révolution, a pu faire craindre de voir un jour notre premier chef national guider lui-même les troupes; la constitution terminée, l'esprit public sera plus fort que tous les triomphateurs du monde; il ne laissera plus d'inquiétude. L'homme assez soupçonneux pour craindre que sa main pût surprendre sa volonté, et qui ferait attacher son bras droit de peur de s'en frapper lui-même, serait-il le plus sage, et se croirait-il alors en état de résister à son ennemi? L'instant de la victoire est celui où l'on sent le mieux ce que l'on doit à ceux qui viennent de la faire remporter; on ne doute pas alors de tout ce qu'ils peuvent.

Cet acte, soit pour la conduite, soit pour la diction, exigerait beaucoup de variantes; il fournirait un long article de critiques. Les moines mêmes, du temps jadis, se

donnaient mal la discipline ; ils n'ignoraient cependant pas leurs péchés : l'auteur est de même. On croit avoir mérité l'absolution des fautes multipliées contenues dans cet acte, par un vers qui peint le patriotisme, c'est-à-dire, Léonidas. Bagoas dit de lui :

Il fait céder sa gloire à la chose publique.

Telle est la véritable pierre de touche de tout bon citoyen.

ACTE IV.

Le quatrième acte est le triomphe moral, qui dédommage du commencement de la défaite physique : l'histoire ne permet pas de changer la catastrophe. La religion a ses martyrs ; le temps de ceux de la liberté est venu. Polyeucte meurt vainqueur des faux dieux, et Léonidas du despotisme.

Il est cependant un peu trop l'Énée de Didon, dans la très-longue scène où Mégabise-politique cherche à le séduire.

Cette conférence amoureuse n'est coupée que par ce qui semblerait probablement, à certains militaires, former un énorme contre-sens avec les vers du second acte, où Léonidas dit :

Et si l'ordre du chef vient arrêter vos pas,
Que votre bras levé, le coup ne tombe pas.

Cette obéissance, consacrée mot à mot dans la discipline spartiate, ainsi que le prouve le renvoi mis à ces deux vers, paraîtra sans doute s'accorder mal avec la scène deux du quatrième acte. Léonidas s'y embarrasse peu de l'espèce de club formé à son insu dans son camp : il n'est pas contre la loi ; dès lors il défend de s'opposer à son rassemblement. Il semble ne pas craindre l'éloquence même ; il répond à peu près, comme fesait M. le Régent : « Laissez-les dire, pourvu qu'ils nous « laissent faire. » On prendra la liberté d'observer à nos demi Prussiens-Français, que l'indifférence de Léonidas est précédée de ces mots :

Va,

Va, par la discipline au devoir affermi,
Nul ne peut dans mon camp, etc.

Cette discipline une fois parfaitement établie, elle est inébranlable : elle pouvait, il y a quelques années, être solidement fondée sur ce que Montesquieu appelait l'honneur ; elle le sera bien davantage sur ce que nous nommons l'esprit public. On conçoit qu'il est plus commode d'inculquer cette discipline à coups de bâtons, distribués à ceux qui veulent bien les recevoir sans en être humiliés : mais on ose dire que si elle est moins rapidement sentie, elle sera plus constante et plus sure dans des cœurs bien persuadés et fortement convaincus que c'est actuellement pour eux-mêmes qu'ils se battent, et qu'ils ne peuvent vaincre des ennemis aujourd'hui totalement personnels à eux, que par l'obéissance la plus prompte et la plus exacte. Des Grecs, aux Romains et aux Anglais, la discipline dans les troupes a été pour ainsi dire en raison de la liberté civile. Si nos Clubs ne

le disent pas encore, ils doivent le penser, et avant peu ils le prêcheront mieux que le Léonidas de la pièce. Mille exemples anciens convaincraient que l'obéissance militaire est la sauve-garde de toute liberté comme de toute gloire nationale : en voici une preuve qu'ont donnée, de nos jours, des rivaux que nous surpasserons bientôt sous tous les rapports.

Bing avait été fusillé plus politiquement que justement ; et l'amiral Pocock, son parent, était commandant de l'escadre des Indes Orientales. Il voulut empêcher les secours maritimes d'entrer dans Pondichery, et l'affamer. La station levée un seul instant, la conquête pouvait être manquée ; les coups de vents destructeurs, et presque périodiques dans la mauvaise saison de la côte de Coromandel, ont la terrible circonstance de n'y laisser aucune espérance de salut aux hommes : la barre qui défend le rivage ne peut être franchie, par le plus beau temps, dans le moindre canot eu-

ropéen. Pocock, décidé à y séjourner malgré la mousson contraire, divisa son escadre en deux; il envoya l'amiral Cornish dans le port de Trinquemalay, avec ordre, s'il se manifestait un coup de vent, d'appareiller au même instant qu'il finirait, pour venir remplacer la première division dans le mouillage où elle aurait été probablement engloutie, et où le même sort menacerait, dès le lendemain, les bâtimens qui la remplaceraient. L'évènement arriva: des vaisseaux se perdirent; d'autres échappèrent en prenant le large; celui de Pocock fut de ce nombre; il fut démâté, et quelque temps éloigné: mais l'ordre donné à l'amiral Cornish fut exécuté à la lettre: aucun matelot cependant ne pouvait en ignorer l'épouvantable danger; et Pondichery fut pris. Les Anglais se croyaient alors plus libres que nous; ils avaient peut-être plus d'esprit public: nous en aurons davantage.

On accusait, avant la révolution,

notre discipline d'aller de bas en haut ; elle commencera maintenaut par la tête : elle deviendra générale, universelle pour toutes les armes, pour tous les individus. L'officier général sera aussi sur cet article l'exemple du soldat ; et après que le raisonnement aura persuadé ce dernier, la fermeté de la Nation entière fera le reste. Son salut et son repos exigent que nous soyons des militaires spartiates ; si nos troupes étaient des gardes prétoriennes, combien ne feraient-elles pas d'empereurs?

Peut-être vaudrait-il autant ne pas comparer l'amour propre de Xercès à un lion, et avoir dit :

Son vorace amour-propre a besoin de pâture ;

cela serait moins trivial, cela exprimerait moins mal la chose, que de dire,

Au lion affamé l'on donne une pâture.

Ce qui est plus vicieux encore, c'est de n'avoir pas assez détaillé le moyen poli-

tique que propose Léonidas pour détourner les armes de Xercès.

On pourra, sur-tout aujourd'hui, regarder comme injuste d'énoncer en principe que « tout chef qu'on abandonne a commis « quelque crime. » Les lois de Lycurgue étaient telles, qu'on aurait inutilement travaillé les Spartiates dans un sens contraire à la discipline. Les Phocéens n'étaient pas de même, l'histoire le dit; et ils étaient républicains. Il faut espérer que, devenus totalement Spartiates à la guerre, nous prouverons que le principe hasardé par Léonidas n'était pas exagéré. Il ne se trompe point dans la pièce : Néoclès, devenu le chef de ses égaux, voulait être leur roi; il avait reçu et il donnait. Ce terrible écueil des républiques ne laisse d'autre port à la liberté que dans la royauté constitutionnelle.

On prétend que le maréchal de Belle-Isle, qui était plus ambitieux que grand homme d'État, répondait un jour, à un

de ses amis qui lui fesait compliment sur toutes les dignités européennes qu'on avait cumuleés sur sa tête : « Hélas oui; « dans un royaume on ne peut devenir que « cela ; dans une république on se fait roi. » A coup sûr, il eût voulu l'être. Combien une semblable fantaisie ne peut-elle pas faire répandre de sang ? combien ne peut-elle pas occasionner de ces calamités dont le peuple est la première victime ? Le nombre de pareils ambitieux est incalculable dans un grand empire : les moyens de parvenir dans une aussi immense république, le sont encore davantage ; tous y sont ouverts à l'ambition : les efforts qu'elle s'y permet, s'y multiplient en proportion de la grandeur de l'objet ; et les malheurs du peuple s'accroîssent, s'y succèdent et s'y varient en raison des prétentions occultes ou ostensibles, et de leurs différens chocs.

ACTE V.

Le cinquième acte, qui est celui de la catastrophe, se termine précisément avec elle, avec le passage du défilé : il n'était que tourné ; et en bon officier major, il fallait achever de le passer pour que la manœuvre fût complettement finie. Les règles de la tactique voudraient que l'armée de Xercès fût reformée en bataille de l'autre côté des Thermopyles; mais heureusement pour les lecteurs, et pour la Grèce, les Mèdes n'en savaient pas jusques-là.

Cet acte n'aurait pu être rempli sans la petite machine de l'aigrette ou panache de Léonidas : il a le défaut de commencer par détruire tout l'espoir qui laisse subsister encore quelque intérêt à la fin du quatrième. Léonidas a dû chercher à y persuader aux siens, que trois cents hommes en vaincraient dix-sept cent mille ; les faits attestés par les historiens disent que

cela pensa être ; mais il est trop sensé pour l'avoir cru, avant que l'évènement en eût démontré l'incroyable possibilité. Il faut bien, d'après cela, qu'on lui pardonne de ne pas donner lui-même l'ordre du départ ; tout général, en pareil cas, doit être content de le recevoir, et de s'entendre dire : « Marchons. »

A la jouissance de la vertu, doivent succéder, dans une bonne pièce, les convulsions que fait naître l'horreur du crime : s'il a laissé au coupable une ombre de mérite, si le criminel a su conserver un seul sentiment généreux, un monstre, l'homme même le plus faible, peuvent devenir intéressans. Voilà pourquoi le monologue de Néoclès, traité différemment, et mieux traité, par une autre main, aurait pu produire de l'effet.

Ce n'est qu'un vieux citoyen qui écrit ; n'avait-il pas détruit le peu de chaleur qu'il a tâché de mettre dans la scène IV, en s'avisant de prendre pour ainsi dire lui-

même la parole ? Il glacait par là ce qui n'est pas chaud. Par bonheur, huit vers ont été ôtés. Il y avait, après celui,

J'ai donc empoisonné toute ma nation !

ce qui suit :

Accoutumer ainsi l'homme libre à se vendre
Est un si grand forfait, qu'à tout on doit s'attendre.
Le despote effrayant n'a qu'un faible pouvoir :
Le corrupteur peut plus, car il nous fait vouloir.
Le devoir, la vertu, tout ce que l'homme prise,
La patrie et l'honneur, sont une marchandise ;
Le dernier des mortels en est le ravisseur,
Et notre volonté cherche un enchérisseur.
Quand de la soif de l'or on se fait l'habitude,
Se mettre à plus haut prix devient l'unique étude.
Effrayante leçon, etc.

Les Thermopyles n'existaient plus ; ces vers médiocres les masquaient, les emportaient. Ce qu'ils veulent dire est si vrai, que l'auteur, en les traitant comme ils le méritent, en les rayant, les a placés ici. Il n'y ajoutera qu'une seule réflexion.

A Constantinople, le sultan envoie un muet avec le cordon. Les vrais croyans,

tout fidèles qu'on les dit, se le sont rarement mis au cou. Il est connu, comme très-croyable, qu'en aucun temps, aucun musulman n'a décrété lui-même qu'on l'étranglât ; et cela est arrivé à plus d'un peuple de notre connaissance. Il serait impoli, après cela, de parler de guerre d'Amérique ou de révolution d'Hollande ; mais il est certain que le charmant peuple d'Athènes, payé, trompé, entraîné, se passant lui-même le cordon que le père d'Alexandre le grand avait tissu, mérita bien des reproches de la part de Démosthène. Puissent ces faibles vers rappeler à tout citoyen, sur-tout à tout bon orateur, que non loin de la France régénérée, nous avons de grands feseurs ! Ceux qui s'empoisonnent eux-mêmes savent bien diriger le venin : leur fatale érudition est terrible. Guinées et ducats, sur-tout lorsque les louis manquent, tout dans leurs mains agit et disparaît ; on sent l'effet sans voir la cause. Un mauvais décret est la ciguë

des Nations ; le peuple la boit : ne la broyons pas nous-mêmes. Il y a de la ciguë à tout prix. Un fameux ministre disait, il n'y a pas un siècle, à une respectable assemblée, crue alors la plus libre, « qu'il « savait le prix de chaque homme. » Un Roi constitutionnel ne peut être payé, ne peut être gagné par l'étranger : cet antidote manquait à Athènes ; notre Constitution nous le donne, et elle empêche que le contre-poison ne puisse trop. Les despotes du Peuple Français ne peuvent exister que chez ses rivaux ; ceux qu'avait la Suède étaient à Pétersbourg.

L'histoire est suivie dans cet acte jusqu'au scrupule ; et si Xercès ne perdit pas sa sœur dans l'attaque de son camp, deux de ses frères furent tués près de sa tante. La fable de Mégabise une fois adoptée, il faut qu'elle meure avec la pièce qui l'a fait naître. C'est d'ailleurs un moyen de plus pour punir le despote des Mèdes : les faits veulent qu'il soit vainqueur ; il faut

bien enfin lui laisser ce vain titre : mais on le rend malheureux ; il est humilié ; sa marche est arrêtée ; et Léonidas, dont le sort ne peut être changé, a rempli son objet : il meurt aussi heureux qu'il peut l'être. Il dit :

Tous mes braves amis ont été vertueux.

C'est-là le premier bonheur du chef patriote ; c'est le sublime effet de la Royauté constitutionnelle. C'est elle, on fait gloire de le dire, que la pièce veut célébrer, conseiller et soutenir : le moyen est faible, mais l'objet est grand. Puisse le vaudeville se joindre à un meilleur cothurne, et répéter sans cesse : « La liberté durable et tran-« quille, est la félicité de tous ! »

Léonidas n'a point le chagrin de voir périr son amante ; et si, dans les mains de Voltaire, de Crébillon ou de tout poète tragique, ce drame eût pu se passer d'une Mégabise, du moins, dans celles de l'auteur, la princesse meurt vîte et sans qu'on

s'y attende : la bonne œuvre pour laquelle elle consent qu'on prolonge ses jours, et le juste hommage qu'elle rend à la liberté, font qu'alors cette Mégabise commence à être intéressante. Le bon-homme Richard et Sancho diraient : « Il vaut mieux tard « que jamais. »

Tant de monologues dans le dernier acte, et un grand nombre de vers très-prosaïques, sont d'énormes défauts. Un officier général, chargé par M. d'Argenson d'examiner certain livre militaire, fait, sans doute aussi, avec les meilleures intentions du monde, se contenta d'écrire, très-sérieusement, au Ministre de la guerre, qu'il n'y avait rien trouvé contre la religion ni contre les bonnes mœurs. Tout poète indulgent en doit dire autant de cette tragédie ; si un seul citoyen patriote y retrouve quelquefois ce qu'il a pensé, l'objet est rempli.

FIN DE LA CRITIQUE.

Dans le cas où quelques Curieux, ou autres, voudraient avoir dans leur Bibliothèque une Musique qui, suivant l'usage, est fort supérieure aux paroles, ils trouveront, à bon marché, des Exemplaires de la *Partition de l'Ouverture et des Entr'Actes, arrangée en Pot-pourri*, chez P. Fr. Didot le jeune, imprimeur à Paris, quai des Augustins, n°. 22.

INDICATION

De la Partition de l'Ouverture et des Entr'Actes des *Thermopyles*,

Arrangée en Pot-pourri,

DE DIFFÉRENS AUTEURS.

OUVERTURE.

Ouverture de l'Iphigénie en Aulide, de Gluck.
arrangée en Pot-pourri.
Où peut-on être mieux ?.....de M. Grétry.
Vive Henri IV,.....de M. Martini.
Ça ira, Ça ira,.....de M.***

INTERMÈDE

Entre le Prologue et le premier Acte.

Marche de l'Opéra de Renaud,.de M. Sacchini.
Air analogue à un scrutin,.
Autre air analogue à une ambassade,..... } par M. Kreutzer.

INTERMÈDE

Entre le premier et le second Acte.

Air analoge à des préparatifs de combats,.....
Entrée d'une déesse,..... } par M. Kreutzer.

INTERMÈDE

Entre le second et le troisième Acte.

Air exprimant les horreurs d'un combat,.....
Marche triomphale..... } par M. Kreutzer.

INTERMÈDE

Entre le troisième et le quatrième Acte.

Air désignant la confiance d'une amante envers son amant, ... par M. Kreutzer.
Air de Didon : Ah ! que je fus bien inspirée !..... de M. Piccini.
Un autre air exprimant une catastrophe terrible et imprévue, ... par M. Kreutzer.

INTERMÈDE

Entre le quatrième et le cinquième Acte.

Air exprimant une entrée héroïque, ...
Autre air désignant un grand dévouement, ... } par M. Kreutzer.